

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Saint Jean de la Croix, Docteur de l'Église universelle	S. S. Pie XI.
Le Christ-Roi	Louis Picard
La littérature catholique en Italie	Arrigo Levasti
Le pèlerinage de ma vie de Johannès Joergensen	Alexandre Masseron
La réaction de John Wesley dans l'évolution du protestanisme	Augustin Leger
A propos du "Franciscus", d'Edgard Tinel	Georges de Golesco
Un discours de M. Vandervelde	Comte Louis de Lichtervelde
Les idées et les faits : Chronique des idées : Un chapitre des Mémoires du Comte Woeste.	
Mgr J. Schrygens. — France. — Géorgie.	

### La Semaine

♦ *L'Église universelle compte un nouveau docteur: Saint Jean de la Croix. Que les fidèles aillent, nombreux, puiser à l'éminente doctrine du grand réformateur de la vie contemplative. L'élite catholique contemporaine est travaillée par un grand besoin de vie spirituelle et un vif désir de perfection intérieure. En philosophie, son maître est Saint Thomas. Comme guide ascétique et mystique, le Saint-Père vient de déclarer que Saint Jean de la Croix, maître éminent de sainteté et de piété, est le docteur suscité par la Providence pour conduire les âmes à l'Amour parfait.*

♦ *La réforme monétaire est acquise. Le franc est stabilisé à environ 15 centimes. Une revalorisation n'est guère probable.*

*Nos erreurs financières coûtent cher au pays. Elles coûtent cher surtout aux épargnants, à ces éléments d'ordre et de stabilité sociale qualifiés assez dédaigneusement de « passifs » par certains financiers, mais qui n'en constituent pas moins un facteur essentiel de la tradition d'une nation.*

*A quoi bon regretter encore que le premier essai de stabilisation à 107 ait échoué et qu'il ait fallu stabiliser à 175 ? Il ne reste qu'à payer la casse et à espérer que l'histoire stigmatisera, comme il convient, les auteurs du coup. Quel dommage que M. Janssen n'ait pu étayer ses plans financiers de mesures politiques antidémocratiques !...*

*En attendant, c'est la vie chère, la vie très chère. La grande pénitence ne fait que commencer et l'index montera encore...*

*Quand, en octobre 1926, après le retour au franc-or, on jette un regard sur les huit années écoulées, il faut bien reconnaître que nos chefs financiers ont été au-dessous des circonstances. Affaire d'hommes, certes, mais surtout affaire de régime. En démocratie politique on n'écoute un sauveur que quand on est au bord, si pas au fond du gouffre.*

*Nécessairement, fatalement, le peuple souverain conduit au gâchis. Il n'en sort qu'en abdiquant sa souveraineté. Et les dures expériences de ce dernier siècle n'ont-elles donc pas été assez dures encore, puisque les peuples s'obstinent à revendiquer après chaque crise qui a manqué les anéantir, une souveraineté dont un nouvel usage les conduira à un nouveau chaos ?*

*M. Charles Benoist vient de montrer, une fois de plus, que la guerre enregistra la faillite du principe démocratique, et que chaque fois qu'après la guerre la situation a été critique, il a fallu abandonner les procédés de la démocratie : décrets-lois, pouvoirs exceptionnels...*

*Si seulement cette néfaste démocratie politique pouvait être réformée une bonne fois...*

♦ *Ce qui soutient l'espérance de ceux qui ne veulent pas douter de l'avenir de l'Europe et de la civilisation occidentale, c'est que par delà les monts se poursuit une expérience qui pourrait être décisive. En quatre ans, le fascisme a vraiment recréé un grand pays que les principes de 89 avaient livré à l'anarchie.*

*Il faut lire et relire le message du Duce à l'occasion du quatrième anniversaire de la révolution fasciste. Quel bilan ! Quel contraste sur hier ! Quelle promesse pour demain !*

*« Après avoir changé les lois, il faut réformer les mœurs... »*

*Vérité politique essentielle et qui est le contre-pied de cet aphorisme démocratique qui a fait et qui continue à faire tant de mal : « Changez d'abord les hommes (les électeurs), ils changeront leurs institutions. »*

*Non. Les institutions corrompent les hommes. La réforme morale d'un peuple postule une réforme de ses cadres.*

*De l'avoir compris, d'avoir été le premier à la réaliser restera le mérite essentiel de Mussolini.*

# Saint Jean de la Croix

## Docteur de l'Eglise Universelle

PIE XI, PAPE

*Ad perpetuam rei memoriam.*

Le 27 décembre 1726, Notre prédécesseur de vénérée mémoire, le pape Benoît XIII, mit au nombre des saints saint Jean de la Croix, qui, premier profès de l'Ordre des Carmes déchaussés, réforma avec Thérèse de Jésus l'Ordre des Carmes. Or, la Bulle de canonisation ne loue pas seulement dans ce Saint l'austérité et l'exercice de toutes les vertus qui rendent sa vie admirable, elle célèbre aussi longuement sa science des choses sacrées. La Providence divine l'avait en effet suscité au XVI<sup>e</sup> siècle, parmi d'autres personnages célèbres par la sainteté et la doctrine qui illustrèrent alors l'Eglise catholique, pour réparer les pertes et les ruines causées à la mystique Epouse du Christ par les hérétiques protestants et pour réfuter leurs erreurs spéciales.

Né dans la ville de Fontiveros, en Espagne, le 24 juin 1542, il entra dans l'Ordre des Carmes à l'âge de 21 ans et suivit les études de philosophie et de théologie dans la célèbre Université de Salamanque. En 1567, année de son ordination au sacerdoce, il connut sainte Thérèse qui avait déjà amené les Sœurs du Carmel à une observance plus stricte et désirait vivement introduire aussi cette réforme chez les religieux Carmes. Jean adhéra pleinement aux projets de sainte Thérèse et en favorisa avec zèle les premières réalisations : il revêtit l'habit des Carmes réformés et se mit à observer leur Règle. C'est ainsi qu'il fut choisi comme maître des novices et premier directeur de la maison d'Alcala de Henares ; mais, peu après, nommé confesseur des Sœurs de l'ancienne observance d'Avila, il fut enlevé de force et jeté en prison. Détenu en captivité pendant neuf mois, il célèbre l'union mystique de l'âme chrétienne avec le Christ, son Epoux, et exprime les multiples effets de son oraison, ainsi que les suaves sentiments qu'il y ressent, dans un écrit : *le Cantique spirituel* ; plus tard, il le complétera par des considérations et des annotations.

Après sa merveilleuse délivrance, il compose d'autres écrits, soit dans le couvent du Calvaire, soit dans les autres maisons où ses charges le conduisent ; gratifié de lumières quasi surnaturelles, il montre aux âmes la voie de la perfection et leur expose avec clarté les grâces célestes. Bien qu'elles traitent de questions ardues et obscures, *la Montée du Carmel, la Nuit obscure, la Vive Flamme d'amour*, et plusieurs autres œuvres ou lettres de sa plume possèdent une doctrine spirituelle si riche et s'adaptent si heureu-

sement à l'esprit du lecteur qu'on les présente à juste titre comme le code et la méthode de l'âme fidèle désireuse de parvenir à une vie plus parfaite. Aussi la Bulle de canonisation affirme-t-elle avec raison que Jean de la Croix écrit « des livres sur la théologie mystique remplis d'une sagesse céleste » ; ce jugement d'un si grand poids a reçu l'adhésion de presque tous les esprits. Après sa mort, qui arriva en 1591 et au cours des siècles, saint Jean de la Croix acquit une telle autorité en mystique que les auteurs écrivant sur cette science et les saints personnages le prennent sans cesse comme un maître de sainteté et de piété ; ils puisent pour leurs traités spirituels dans sa doctrine et ses écrits comme à une source très pure du sentiment chrétien et de la pensée de l'Eglise.

C'est pourquoi, dès 1891, à l'occasion du III<sup>e</sup> centenaire de sa mort, plusieurs cardinaux, ainsi que l'épiscopat espagnol, supplièrent instamment Notre prédécesseur le pape Léon XIII de vouloir bien déclarer saint Jean de la Croix Docteur de l'Eglise : ensuite, les recteurs des Universités catholiques et les supérieurs des communautés religieuses ne cessèrent d'adresser à ce sujet des vœux au Saint-Siège.

Le Supérieur général actuel des Carmes déchaussés a saisi l'occasion de la prochaine célébration du II<sup>e</sup> centenaire de la canonisation du Saint pour apporter le vœu unanime du Chapitre général de son Ordre et Nous supplier de vouloir honorer saint Jean de la Croix du titre de Docteur de l'Eglise ; ces vœux reçoivent le suffrage des cardinaux de la Sainte Eglise romaine, de très nombreux archevêques et évêques, de personnages en vue du clergé et du peuple fidèle, des Universités et maisons d'études ; il Nous a donc paru opportun de confier cette importante question pour avis et étude approfondie à la Sacrée Congrégation des Rites ; pour obéir à Notre commandement, celle-ci désigna d'office des rapporteurs qualifiés pour ce travail. Après demande et réception de leur avis particulier et de leur rapport imprimé, il ne restait plus qu'à prier la Sacrée Congrégation des Rites de considérer les trois conditions qui, depuis Notre prédécesseur de vénérée mémoire le pape Benoît XIV, sont requises dans un Docteur de l'Eglise universelle : sainteté insigne, doctrine éminente et déclaration du Souverain Pontife, et de voir s'il pouvait être procédé à la déclaration de saint Jean de la Croix comme Docteur de l'Eglise universelle. Dans sa réunion ordinaire du 27 juillet dernier tenue au Vatican, les cardinaux de la Sainte Eglise Romaine préposés à la Sacrée Congrégation des Rites, après un rapport de Notre véné-

rable Frère Antoine cardinal Vico, évêque de Porto et Sainte-Rufine, préfet de cette Sacrée Congrégation, après avoir entendu Notre cher fils Charles Salotti, promoteur général de la foi, répondirent à l'unanimité par l'affirmation.

Aussi, accédant de tout cœur aux vœux des Carmes déchaussés et de toutes les personnes qui s'y unissent, par les présentes Lettres, de science certaine et après mûre délibération, en vertu de la plénitude du pouvoir apostolique, Nous établissons et déclarons saint Jean de la Croix confesseur Docteur de l'Eglise universelle, nonobstant toutes Constitutions, ordonnances apostoliques ou autres décisions contraires. Nous décidons que les présentes Lettres sont et resteront toujours fermes, valides et efficaces; elles ont et garderont leurs effets pleins et entiers; il faut en juger et en décider ainsi; dès maintenant est irrité et vain tout acte contraire par lequel quiconque ou quelque autorité que ce soit tenterait d'en décréter autrement, que ce soit sciemment ou par ignorance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 24 août de l'an 1926, de Notre Pontificat le cinquième.

PIE XI, Pape.

## Le Christ-Roi

Son royaume n'est pas de ce monde.

Son royaume est le royaume des cieux.

« Souvenez-vous de moi, lui disait le bon Larron, lorsque vous serez dans votre royaume. » Et Jésus lui répondit : « En vérité, je te le promets, tu seras aujourd'hui même avec moi dans mon paradis. »

Ne serons-nous donc sous son sceptre que dans l'autre vie? L'Évangile contredit trop formellement à cette interprétation pour que nous nous arrêtions à la réfuter. Lorsque le Christ confie à saint Pierre les clefs de son royaume, il parle évidemment d'un royaume qui est en ce monde.

Comment le royaume du Christ peut-il être en ce monde sans être de ce monde et comment est-il véritablement un royaume, plus véritablement que tous les royaumes qui sont de ce monde, telles sont les deux questions auxquelles nous voudrions répondre pour l'édification de nos lecteurs en cette veille de la première fête du Christ-Roi.

\* \* \*

Les catholiques libéralisants, dont l'espèce, grâce à Dieu, va diminuant de jour en jour, ne sont pas enthousiastes de la royauté du Christ ou du moins, ils la restreignent au domaine purement spirituel. Voyez, disent-ils, comme le divin Roi a pris le plus grand soin de nous prémunir Lui-même contre une conception terrestre de sa royauté. Il se défend contre les Juifs qui veulent le proclamer roi, Il corrige les apôtres, qui ont également une conception trop grossière de son royaume et de sa royauté. Il n'avait cessé de dire équivalement ce qu'Il déclara solennellement au tribunal de Pilate : que son royaume n'est pas de ce monde.

Les actes humains ne relèvent de son autorité royale que pour autant qu'elles ne sont pas de ce monde, pour autant qu'elles se prolongent dans l'éternité. Les paroles de la collation des clefs au

chef de l'Eglise indiquent expressément cette vérité : Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.

La puissance royale de Notre-Seigneur est donc limitée à la vie religieuse de l'humanité. Le reste, c'est-à-dire toutes les affaires et tous les intérêts de ce monde, ne font pas l'objet de ses royales sollicitudes. De même que Dieu a livré le monde, selon l'expression des Ecritures, aux discussions des philosophes, il en a livré la conduite et le gouvernement aux princes et aux puissants de la terre. Et nous entendons ici par les princes et les puissants tous ceux qui détiennent une part d'autorité sociale.

Tous ces princes sont compris sous le nom de César dans la fameuse réponse de Jésus aux Juifs insidieux, qui croyaient le perdre quelle que fût la réponse qu'Il ferait à leur question. La Palestine était alors sous la domination politique de Rome. Le nationalisme juédique ne supportait pas le joug. Si le Christ faisait profession d'obéissance à Rome, Il perdrait toute popularité et Il renoncerait par le fait même à se proclamer le Messie, dont la dignité royale était affirmée par les prophètes avec une telle insistance. S'Il répondait au contraire par un appel à la révolte et à la rébellion, on le dénoncerait au pouvoir occupant. Tel était le dilemme imaginé par l'envie des chefs du judaïsme. Ce dilemme fut brisé, pulvérisé par la réponse sublime du Christ. Vous me demandez s'il faut obéir à l'autorité romaine et s'il faut lui payer l'impôt. Je réponds sans hésiter qu'il faut obtempérer aux ordres légitimes de ceux qui détiennent en fait l'autorité aussi longtemps qu'ils restent dans leur domaine et qu'ils n'empiètent pas sur le domaine de l'autorité spirituelle. Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Par conséquent, concluent plus ou moins nettement et plus ou moins consciemment les catholiques libéralisants, il y a deux grandes catégories d'affaires et d'intérêts en ce monde, les affaires et les intérêts religieux, les affaires et les intérêts profanes. Les premiers appartiennent au royaume de Dieu, au royaume des cieux, au royaume du Christ. Les seconds appartiennent aux royaumes de ce monde. Tout conflit entre le royaume de Dieu et un royaume de ce monde provient d'un empiètement de l'un ou de l'autre. Les frontières n'ont pas été respectées. Le royaume du Christ n'a pas de frontières territoriales, comme l'ont prêté avec emphase les prophètes, mais il a des frontières d'un autre genre, celles qui séparent les deux grands domaines de l'activité des hommes et des collectivités humaines.

Les esprits qui raisonnent de la sorte n'oublient qu'une chose, mais d'importance essentielle, c'est qu'il est de nombreuses activités qui appartiennent à la fois aux deux domaines et, par conséquent, aux deux royaumes. Nous accordons qu'il y a des actes qui ne sont que religieux et qui ne relèvent que de l'autorité religieuse. Toute prétention d'une autorité temporelle de gouverner ces actes est usurpatrice et sacrilège. Telle est la législation mexicaine déterminant le nombre des prêtres affectés au ministère paroissial ou réglementant l'exercice du culte, même à l'intérieur des églises; telles sont les lois françaises concernant les congrégations; telle était, au temps de la grande révolution, la Constitution civile du clergé; telles étaient les inventions vexatoires, de l'empereur-sacristain, Joseph II.

Mais ce que nous devons contester énergiquement c'est que, en dehors de cette part exclusivement religieuse, la vie humaine soit entièrement profane et que la limite de cette activité purement religieuse soit la frontière du royaume de Dieu.

Nous devons même affirmer qu'il n'y a pas en droit d'acte humain exclusivement profane et ne relevant que des autorités de ce monde. Mais ceci demande quelques explications.

\* \* \*

Voici une activité essentiellement profane, par exemple l'exercice d'un métier, l'exécution d'une œuvre d'art. Le professionnel et l'artiste doivent observer, il va de soi, les lois naturelles de leur profession et de leur art et les lois humaines dont relèvent cette profession et cet art. Mais il ne suffit pas, ils doivent également tenir compte des lois supérieures, des lois divines, des lois chrétiennes qui orientent tout l'homme vers sa fin ultime.

De cette observation simultanée et harmonieuse des lois humaines et des lois divines, on disserte parfois de façon fort confuse. Vous entendrez déclarer qu'entre un homme d'Etat compétent, mais incroyant et un politicien de petite envergure mais excellent chrétien, il ne faut pas hésiter, lorsque l'on prétend être catholique avant tout, à préférer le second. Cet avis nous paraît par trop simpliste. Pour être un homme d'Etat catholique, il faut d'abord être un homme d'Etat. Ainsi faut-il avoir du talent et du métier pour être un artiste catholique, car il est trop évidemment impossible d'être un artiste catholique sans être d'abord un véritable artiste. Avec les sentiments chrétiens les plus édifiants, avec les meilleures intentions du monde, un artiste médiocre ne peut fabriquer que des croûtes ou des horreurs.

Il les fabriquera peut-être chrétiennement, mais ce n'en seront pas moins des croûtes ou des horreurs. De même, un homme politique manquant de la science, du génie et du caractère indispensables à un homme d'Etat, fût-il le plus grand catholique du royaume, risque très fort de nous conduire catholiquement aux abîmes.

Le catholicisme ne supplée pas à la science, au talent, à la compétence. Mais dès que le talent, la science, l'habileté, les moyens naturels sont associés aux vertus chrétiennes et aux qualités surnaturelles et à l'observation des lois divines, alors le catholicisme est une force et un secours même dans l'ordre purement humain. Saint Paul a exprimé cette vérité avec précision dans le texte parfois cité abusivement : *Pietas ad omnia utilis est* « La religion est utile à tout ». L'apôtre ne dit pas que la religion suffit à tout, mais qu'elle sert à tout.

De là cet aphorisme tant de fois répété par les papes que l'Eglise et le christianisme, bien qu'ils aient été institués pour le bien éternel des âmes, sont un facteur de civilisation et de prospérité même temporelles de la plus grande importance.

On pourrait peut-être se représenter cette réalité par l'image suivante. Une activité est attirée par sa fin comme le fer par l'aimant. Une activité profane exercée chrétiennement est attirée en même temps vers sa fin prochaine et vers sa fin ultime. Les deux attractions se combinent pour accroître l'élan et pour assurer la direction. Même lorsque nous ne percevons pas l'accord des lois terrestres et des lois supra-terrestres, cet accord existe. D'elles, nous pouvons répéter ce que le Concile du Vatican a proclamé de la foi et de la raison : que non seulement elles ne peuvent pas se contredire, mais qu'elles s'appuient et se renforcent mutuellement.

On comprend dès lors aisément comment l'Eglise puisse déclarer qu'elle n'engage pas son magistère dans les questions purement politiques ou purement économiques ou purement financières. Ces questions concernent, en effet, exclusivement l'adaptation d'une organisation ou d'une activité à son but immédiat et à son objet propre. Or, l'Eglise, royaume du Christ, ne veut diriger l'humanité que vers sa fin ultime.

Mais ce que l'on ne fera jamais dire à l'Eglise, c'est qu'elle renonce à toute intervention dans le domaine politique, économique ou financier. Là précisément git l'erreur libérale. L'Eglise peut intervenir dans les affaires essentiellement profanes, mais du point de vue surnaturel et éternel, *sub specie aeternitatis*.

Voilà, nous semble-t-il, suffisamment résolue cette antinomie d'où nous sommes partis en commençant cette étude : que le

royaume du Christ n'est pas de ce monde bien qu'il soit en ce monde.

Et c'est trop peu dire que le royaume du Christ est en ce monde. Il faut affirmer avec énergie qu'il n'y a rien en ce monde qui échappe à l'autorité royale de Notre-Seigneur.

Toute l'humanité et toute la vie de l'humanité est enveloppée par cette autorité et cette sollicitude royales. Quelle sécurité et quelle joie cette pensée doit nous mettre au cœur ! Car le Christ est la sagesse, Il est la justice, Il est l'amour, Il est la miséricorde, Il est la force.

Lorsqu'il s'agit d'un homme faillible et pécheur, il est permis de souhaiter et de vouloir des limites et un contrôle à l'autorité royale. Mais lorsqu'il s'agit du Christ, toute pensée que ses pouvoirs ne seraient pas absolus est un outrage et un blasphème. Universelle et absolue au sens plein de ces deux grands mots, telle est la royauté du Christ, telle est la signification immense que prend la parole prophétique : *Et regni ejus non erit finis*; « Son royaume et sa royauté seront sans bornes. »

Ce pouvoir et cette charge ont été remis par Dieu à un homme. Lorsque nous parlons de la royauté du Christ, de la royauté spéciale du Christ, de sa royauté distincte de la royauté des deux autres Personnes de la Sainte-Trinité, c'est de sa royauté humaine qu'il est question, c'est-à-dire de la royauté qu'Il exerce par son humanité. Cette royauté fait partie de son rôle de Médiateur. Il est médiateur pour enseigner et pour pardonner, pour expier et pour adorer, pour éclairer et pour sanctifier, Il est également médiateur pour gouverner, pour régner.

Il nous restait à faire remarquer, d'après l'Encyclique *Quas Primas*, la propriété des termes royauté et royaume, appliqués au Christ et à l'Eglise. Ce n'est pas une image de la royauté qui est proposée à notre culte et à notre fidélité, mais la plus réelle des royautés, une royauté qui implique un véritable royaume et l'exercice dans ce royaume de l'autorité et des charges royales. Après ce que nous avons dit, le développement de ces pensées est sans doute moins nécessaire. Et nous concluons :

Il n'est pas de vérité plus formellement et plus efficacement antilibérale et antilaïciste que le dogme de la royauté du Christ. Il n'en est peut-être pas qui soit moins vivante et moins rayonnante dans les âmes et les cœurs des catholiques. Le Saint-Père a institué la fête de la royauté du Christ pour ranimer notre foi et nos sentiments de fidèles sujets du Christ-Roi et de bons citoyens du royaume des cieux.

Nous croyons à la divinité du Christ, à son incomparable sainteté, à sa miséricorde, à la perfection de sa béatitude, nous croyons moins formellement et moins énergiquement à sa royauté véritable et à son royaume. La fête de dimanche prochain veut rendre à cette réalité toute son importance dans la pensée et dans la vie chrétiennes.

Louis PICARD.

---

## La littérature catholique en Italie

*A priori*, on s'imagine assez facilement que l'Italie, centre du catholicisme, doit compter le plus grand nombre des meilleurs écrivains catholiques d'Europe. La réalité est, aujourd'hui tout au moins, très différente. Admettons donc en toute sincérité que

notre littérature catholique contemporaine est d'une désastreuse pauvreté.

Il y a quelques années, à la veille de la grande guerre, on avait vu, il est vrai, luire un rayon d'espoir. La souffrance, la crainte de la mort, le dégoût d'une vie pleinement sensuelle, les désillusions provoquées par la banqueroute des philosophies positivistes et ultra idéaliste avaient porté la jeunesse de notre pays à chercher, dans la religion, une atmosphère susceptible de la purifier et de fortifier les mentalités. Les églises s'étaient à nouveau remplies, les valeurs religieuses étaient redevenues prédominantes, l'importance du dogme était comme redécouverte. Une nouvelle conscience religieuse semblait flotter dans l'air, se répercutant dans la littérature. Les écrivains préparaient moins ce mouvement que les masses n'exerçaient de pression sur les écrivains.

\* \* \*

La littérature italienne, à quelques exceptions près, ne fut jamais ni profondément religieuse, ni profondément intérieure. Et c'est ainsi, qu'à la veille de la grande guerre, les influences dominantes étaient encore celle du vieux Carducci avec ses velléités païennes; de D'Annunzio, plus franchement païen encore; de Pascoli, esprit subtilement chrétien, mais sans aucun sens religieux bien défini; de Verga, celui-ci en rien influencé par l'esprit chrétien. Il existait un poète : Guilio Salvadori qui, lui, était véritablement chrétien, et dont la muse était le fruit d'une vie religieuse intime. Mais il avait peu de lecteurs, et rarement un seul critique pensait sérieusement à le faire remarquer.

Plus négligé encore était Manni Giuseppe : poète religieux, extrêmement nostalgique et élégiaque à ses heures, certainement supérieur pourtant aux poètes douteux et rimailleurs que les critiques de revues portaient aux nues et dont les poèmes étaient constamment dans la bouche de nos écoliers.

\* \* \*

Au cours de la guerre — qui ne contribua que trop à la vogue du romancier, presque invariablement pornographe — Guido da Verona semble avoir ressenti le besoin de revenir à une littérature qui n'arborerait plus la bannière de l'art, pour l'amour de l'art même, mais qui chercherait sa source dans la beauté pure. Des horizons sans nuages étaient demandés, une voix où subsistait quelque chose d'angélique; des directives qui vaudraient pour l'éternité, et non seulement pour cette vie éphémère, devaient s'introduire.

Dans la période qui suivit la guerre, ce besoin parut devenir plus urgent que jamais, alors que les passions humaines les plus viles paraissaient s'être imposées la tâche de conquérir le monde. Un retour de la conscience commença de se faire jour de manière fort poignante, bien que sur une échelle peu vaste; certains écrivains laissèrent percer dans leurs œuvres cette réaction.

\* \* \*

Dès 1920 à 1921, on vit paraître *I Due Imperi Mancati* de Palazzeschi, *L'Ora di Barabba* de Giuliani et la *Vie du Christ*, de Papini. Tous les trois remontèrent énergiquement le courant. De tous trois sortirent de véritables cris d'angoisse, et des appels à plus de pureté. Ils s'en prirent à la bestialité de l'humanité déchue. Ils condamnèrent les œuvres de la chair, proposant à leurs lecteurs un bien plus élevé, en Dieu seul, où la paix pouvait être trouvée.

C'est, semble-t-il, dans le rôle de l'Eglise et par la liturgie que Palazzeschi découvrit la valeur de la religion. A Giuliani, se faisant en termes plus voilés l'écho du mépris ardent d'un

Léon Bloy, le catholicisme se présentait comme une vision apocalyptique. Avec une sorte de frénésie, Papini se mit à étudier la figure du Christ. Il s'éprit de ce qu'il avait trouvé, devint lyrique et appela Jésus comme son propre Sauveur et comme le Sauveur du monde.

\* \* \*

A beaucoup, il semblait dès lors qu'il avait surgi en Italie une flamme nouvelle; qu'un renouveau littéraire s'y effectuait sous nos yeux.

Rien ne justifia cet espoir comme l'accueil que fit le public à la *Vie du Christ*. En fort peu de temps le nombre des exemplaires vendus s'éleva de 40,000 à 60,000; aujourd'hui, ce nombre est de 100,000. Succès formidable, en vérité, si l'on songe qu'un bon livre se vend, en Italie, à 2 ou 3 mille exemplaires; et rarement à 5,000.

Il n'est pas surprenant, dès lors, que beaucoup d'entre nous aient cru, à ce moment, à la naissance imminente d'une littérature néo-catholique. Par-ci par-là, dans les journaux, dans les revues littéraires, la sympathie perçait. Sympathie timide, s'exprimant en quelques phrases brèves. L'approbation prenait des formes quelque peu vagues. Mais un nouvel intérêt pour le catholicisme se propageait; on voulait bien admettre qu'une littérature catholique était possible; une attention de plus en plus grande était accordée aux livres catholiques paraissant en pays étrangers.

Paolieri, journaliste et écrivain florentin, se déclarait catholique. Emilio Cecchi, nature exceptionnellement fine et artistique, un de nos meilleurs journalistes, écrivit des articles d'un catholicisme impeccable. Mario Missiroli, alors directeur du *Resto del Carlino* (Bologne), plus tard du *Secolo* (Milan) mettait en lumière l'importance du livre de Papini et démontrait ce que l'attitude du Vatican à cet égard avait eu de conséquent.

Pallerati Scotti écrivit une vie de Fogazzaro. Silvio d'Amico, le critique théâtral de l'*Idea Nazionale* (Rome) ne faisait pas mystère de ses convictions catholiques. La note catholique était évidente dans l'œuvre de Marino Moretti. A Milan, grâce surtout aux efforts du P. Gemelli, docteur en médecine et socialiste converti, l'université du Sacré-Cœur était fondée. Dédiée à des fins catholiques, elle devait devenir le centre du catholicisme italien, irradiant la lumière et la chaleur à travers toute la péninsule.

Observant toutes ces choses, les catholiques espéraient et croyaient. Mais jamais le mouvement qui se propageait à travers les cœurs ne prit des formes concrètes. Aucun livre de valeur fondamentale n'enrichit la littérature. Aucun auteur de premier ordre n'apparut. Peu à peu, la ferveur sembla mourir, l'énergie s'affaiblir. Les pages religieuses de Pallageschi traduisent le point culminant de cette désillusion. Elles demeurent comme une condamnation de la guerre prononcée par un esprit délicat et poétique. Parfois, un court poème ou essai de Domenico Giuliani paraît dans quelque revue ou à titre de préface à quelque nouvelle édition d'un ouvrage de caractère religieux. Mais nous y trouvons peu de choses, sauf quand l'auteur revient sur les deux ou trois conceptions qu'il s'est fait de l'existence : révolte contre la société contemporaine, imprécations apocalyptiques déjà familières dans *L'Ora di Barabba*.

\* \* \*

En 1923, de concert avec Papini, Giuliani publiait l'*Omo Salsatico*, livre qui manqua de compromettre les deux auteurs. Ce qu'on pourrait appeler le Bloyisme y apparaît sous une forme exagérée. Ce qui donne à la vie toute sa valeur, l'amitié par exemple, y est brutalement nié. L'invective et manque de charité, la protestation n'y est que destructive. En somme, un livre de démolition pure. Il fut fort mal accueilli par le public qui mit en doute les convic-

tions chrétiennes de Giuliotti, tout comme la sincérité de la conversion papinienne.

§ Désappointement encore qu'un autre livre de Giuliotti, *Tizzi e Fiamme*, paru l'an dernier. Il contient, il est vrai, de belles pages et beaucoup de phrases y ont des ailes. Mais c'est de nouveau une exagération de l'attitude apocalyptique, le langage y est trop violent, la sympathie en est trop absente. Le monde qui s'y trouve décrit est un monde étroit. Et quoiqu'il y ait en Giuliotti l'âme d'un poète authentique, il semble incapable soit, de tourner son visage vers l'infini, soit de s'abîmer dans l'amour divin. Son style est énergique, mais la rhétorique vient trop souvent l'obscurcir, le ciel en est de plomb, l'atmosphère est lourde et déprimante. L'auteur donne l'impression de vivre dans l'attente du *dies irae* tandis qu'il ne trouve d'ici-là, de jouissance, que dans la contemplation d'une divinité exterminante et d'un monde en train d'être exterminé. On se demande en le lisant : cet homme n'a-t-il donc jamais pénétré dans les profondeurs d'une âme humaine ? A-t-il jamais connu la perception tragique de certains cas de conscience, de certaines conformations psychologiques ? Est-il même descendu dans les profondeurs de sa propre âme, cherchant à comprendre le démon et l'ange qui y coexistent, comme chez tous les hommes ? Et on en arrive à conclure que Domenico Giuliotti ne connaît pas, ou presque pas, la vie telle qu'elle est ; qu'étranger au sentiment de sympathie, il est condamné à jouer au juge inflexible qui, partout où son œil tombe ne voit que des détritres humains, mûrs pour le feu dévorant.

\* \* \*

Depuis la *Vie du Christ* et sa malencontreuse collaboration à l'*Omo Salvatico* (dictionnaire qui devait contenir huit volumes, mais qui n'est pas allé au delà de l'a et du b) Papini n'a rien donné, à part des préfaces sympathiques aux *Fioretti* de Saint François et aux *Laudi* de Jacopone da Todi. Cette année pourtant il s'est décidé à rompre le silence. Il a publié un recueil de vers intitulé *Pane e Vino*, en y adjoignant un monologue sur la poésie. Il y a dans ce livre bien des choses charmantes, mais il ne saurait être qualifié d'intrinsèquement religieux. Bien au contraire, les poèmes religieux qu'il contient sont ce qu'il y a de moins réussi ; aussi ont-ils attiré la moindre attention. Papini déclare être l'homme naturel *uomo bestiale* et prie le Christ et la Sainte Vierge de lui venir en aide et de le purifier.

Mais la même pensée n'avait-elle pas été formulée déjà avec bien plus de force dans la fameuse prière qu'on trouve à la fin de la *Vie du Christ* ? Dans ses invocations on trouve, à côté d'une mâle douleur, bien des choses bizarres. On y entend des grincements de dents plutôt que les soupirs de l'homme qui prie pour être libéré de l'emprise terrestre.

Si nous ne savions que Papini est un converti, qui va à la messe, et reçoit les sacrements, on pourrait douter que ces poèmes aient été écrits par un croyant.

Il est impossible de ne pas comparer aux vers de Papini, ceux de Claudel — pour ne citer qu'un seul poète contemporain — et de ne pas reconnaître qu'un esprit bien différent a présidé à l'œuvre de ces deux hommes.

\* \* \*

Que nous offre encore en ce moment notre littérature catholique ? Peu ou rien. Nous n'avons pas de revues pouvant se comparer aux revues catholiques d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Amérique. Le peu qui existe est publié par les communautés religieuses ou influencé par elles.

En feuilletant ces opuscules, on est pris par la sensation de froid qui s'en dégage.

Le ton en est étroit et typiquement « bourgeois », ou la vie leur manque totalement — ce qui est pire encore. Quel que soit le sujet traité, la pénurie d'imagination est évidente. Ce sont des histoires pour jeunes filles ou pour séminaristes, des vers qui sont, soit tout ce qu'on trouve sur le Parnasse de plus mauvais, soit un mélange bizarre *ad usum religionis* de Carducci, de Pascoli et de d'Annunzio.

On y trouve aussi des essais paraissant s'inspirer d'un sermon dominical ou d'une rhétorique d'il y a cent ans, des bélemens de brebis, ou des naïvetés sentimentales d'une jeune pensionnaire de couvent.

Ce qui fait défaut en Italie par-dessus tout, c'est une revue virile, une revue pour ceux qui croient que l'art est inséparable de la religion et qui croient que la religion se manifeste dans l'art. En d'autres termes, il nous faut une revue catholique *virante*, à laquelle collaboreraient des hommes et des femmes qui seraient à la fois de vrais artistes et des chrétiens authentiques. Peut-être cet idéal est-il une impossibilité. Peut-être n'avons-nous pas assez d'écrivains catholiques, et une telle revue ne saurait-elle exister faute de collaborateurs ?

\* \* \*

La conclusion est décourageante. Je ne le cèle point, parce que je suis certain que j'aggraverais encore le mal. Il est possible que nous possédions demain ce qui nous manque aujourd'hui. Mais une culture solide et profonde est nécessaire avant que nous puissions être formés et organisés. Notre érudition catholique est défectueuse. Même à l'heure actuelle écrivains, philosophes, artistes abondent qui ne connaissent le christianisme et le catholicisme que peu ou point. Qui donc lit aujourd'hui les Pères de l'Eglise et les auteurs sacrés ?

La première des nécessités, c'est l'instruction religieuse de notre peuple. Pour une telle fonction, l'Université catholique de Milan, paraît le corps le plus indiqué, sans parler des différents recueils de textes religieux qui ont déjà commencé à être publiés et qui promettent pour l'avenir de grands développements. Quant à l'université catholique, elle n'a encore donné que de piètres résultats. L'aspect extérieur des ouvrages qu'elle a publiés est frappant, mais leur contenu n'est que rarement digne d'attention. La flamme intérieure à laquelle s'allumera le cierge de la foi est encore à trouver.

\* \* \*

Pourtant, parmi les divers recueils de textes sacrés, nous avons les *Libri della Fede*, publiés par G. Papini, qui ont eu les faveurs du public. Vingt-six volumes ont déjà paru dont quelques-uns d'une immense importance pour l'Italie. Parmi eux citons *Angela da Foligno*, *Saint Antonin*, *Jacopone da Todi*, *le bienheureux Colombini*, *Sainte Françoise Romaine*, *Saint Augustin*, *Giovanni da Rivalto*, et aussi, de *Maisre*, *Donoso Cortes* et le *Père Benson*. Un de ces volumes contient une anthologie de la poésie religieuse populaire italienne. Un autre (il n'a pas encore paru) nous donnera *La Légende Dorée* de Jacques de Voragine, oubliée depuis plus de cent ans, aujourd'hui restaurée en un magnifique texte du XIV<sup>e</sup> siècle.

Battelli, un de nos plus fins lettrés, est en train d'éditer une autre série : il s'est consacré à la traduction des meilleurs textes franciscains restés pratiquement inconnus jusqu'à ce jour. La *Casa Editrice Internazionale* en annonce une autre encore, tandis qu'à Milan, une maison d'édition publie une anthologie des « meilleures pages » des saints. Cette dernière entreprise, notons-le, que des visées purement commerciales. Il est à remarquer, qu'en ce moment, le plus profane des éditeurs est prêt à publier des ouvrages de caractère religieux, s'il est sûr de pouvoir les écouler.

A Turin, une collection d'études sur les vies de saints a été publiée par un charmant écrivain pour la jeunesse : Giuseppe Fanciulli — tandis que l'*Internazionale* annonce la publication d'une série de pièces de théâtre catholiques, tant italiennes qu'étrangères.

Ainsi donc, dans le domaine des études et des recherches catholiques, nous trouvons une activité marquante et il est extrêmement encourageant de constater qu'il existe un public qui s'intéresse ardemment aux choses religieuses et lit les livres religieux avec enthousiasme.

Est-ce de ce côté que nous devons nous attendre à une véritable renaissance catholique? Une telle chose est certaine. Si nos positions sont sûres, la pierre forte et cimentée et les ouvriers pleins de zèle, aucune attaque de l'édifice n'est à craindre de la part de qui que ce soit.

Nos écrivains, qu'ils soient vieux ou jeunes, doivent apprendre ce que c'est que le catholicisme. Il faut qu'ils le contemplent de l'intérieur, — qu'il vivent dans sa substance, — qu'ils le conçoivent dans sa pleine grandeur. Et alors, étroitement unis à l'âme de l'Eglise, nous serons en la posture désirable pour devenir les architectes d'une grande littérature catholique.

ARRIGO LEVASTI.

## Le pèlerinage de ma vie de Johannès Joergensen<sup>(1)</sup>

Les confessions d'un homme illustre sont toujours un livre plaisant et qui pique vivement, chez la plupart des lecteurs, cette sorte de curiosité un peu terre à terre qui nous pousse à nous inquiéter de ce qui se passe dans la maison du voisin. Les confessions d'un converti sont presque toujours un ouvrage apologétique et, en un certain sens, édifiant : à la condition de ne pas donner à ce dernier mot la signification péjorative qui s'attache le plus souvent à l'expression « littérature édifiante ».

Le *Pèlerinage de ma vie* est bien le récit d'une conversion, et d'ailleurs, pour qu'aucun doute ne puisse s'élever dans la pensée du lecteur, le livre porte en épigraphe ces paroles de saint Augustin : *Sume libros Confessionum mearum. Ibi me inspice, ne me laudes ultra quam sum*. Parmi les récits de ce genre, qui désormais abondent en toutes langues, — car la plupart de ceux que l'on peut appeler les grands convertis ont tenu à nous raconter cette crise décisive, pensant sans doute que leur expérience serait utile à d'autres âmes, — parmi ces récits, il en est peu qui soient aussi profondément émouvants que celui de Johannès Joergensen. Il en est peu encore qui soient d'une lecture plus attachante, parce que l'auteur possède à la fois des dons qui en général s'excluent : il est en même temps un grand poète et un puissant humoriste.

De cet ouvrage qui, en danois, porte le titre la *Légende de ma vie*, six volumes ont déjà paru dans cette langue : *l'Etoile rouge*; — *la Tour*; — *le Pays des Voelches*; — *le Pain sans levain*; — *la Belle Porte du Temple*; — *le Moulin de Dieu*.

La traduction française qui nous est aujourd'hui offerte par Jacques de Coussange, — dont la compétence en tout ce qui touche

l'histoire, la littérature, la politique des pays scandinaves, est universellement proclamée, — ne sera pas complète : « Nous avons cru, écrit le traducteur, qu'il valait mieux pour le public français supprimer une partie de ces mémoires... En français, ils seront réduits à deux volumes; mais nous nous sommes efforcé de conserver l'essentiel et nous avons cherché à suivre avant tout la pensée de l'auteur qui nous avait autorisé à pratiquer toutes les coupures qui nous paraîtraient nécessaires. » (1)

Bien qu'un seul volume ait jusqu'ici été publié et que le second, si je suis exactement renseigné, ne doit point paraître avant plusieurs mois, il semble que l'œuvre entière s'ordonne comme un diptyque qui porterait en légende ces paroles de l'Évangile : « Heureux ceux qui ont faim et soif parce qu'ils seront rassasiés. » Et ce que nous apprenons seulement, sur ce premier volet du diptyque, c'est comment Johannès Joergensen a eu faim et soif, et quelles cruelles, quelles lugubres expériences il a faites, avant de trouver le pain qui rassasie, et l'eau dont il a été dit à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif; au contraire, l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. »

Le livre, pris sous cet angle, est infiniment douloureux, tant est aiguë l'analyse que l'auteur fait de lui-même, tant est sincère l'aveu de ses chutes, tant est impitoyable le jugement qu'à chaque instant il semble porter sur ses actes. Une atmosphère lourde, chargée d'angoisse et d'inquiétude, saturée d'amertume, enveloppe ces sombres pages, et finit par provoquer chez le lecteur un pénible sentiment d'oppression : une âme se débat devant lui dans d'épaisses ténèbres qu'elle ne réussit pas à écarter, où ne pénètre aucun rayon de lumière. Cette lumière cependant finira par apparaître, timide d'abord et lointaine, mais qui peu à peu éclairera la nuit sinistre. Cette lumière, nous savions déjà, par de précédents ouvrages de l'auteur, par le *Livre de la route* en particulier (2), que c'est à l'Orient d'Assise qu'elle s'était d'abord levée pour Joergensen, et que c'est le Petit Pauvre qui est venu prendre par la main, pour le conduire au catholicisme, le poète danois qui devait consacrer son plus pur chef-d'œuvre à la gloire de saint François. Mais l'adhésion à la vérité du Christ n'a point été donnée immédiatement. La rude bataille a continué. La volonté s'est rebellée. La paix d'Assise n'est pas du premier coup descendue sur cette âme. Et si nous ne connaissions pas le Joergensen d'aujourd'hui, l'ardent chrétien, le mystique, le Tertiaire franciscain, nous fermerions ce premier volume du *Pèlerinage* sans savoir quelle a été la solution décisive de la lutte désormais engagée, par la grâce divine, contre toutes les forces de l'anarchie.

On pensera sans doute que la lecture d'un tel livre doit être singulièrement âpre, et que si l'on en retire une salutaire leçon, ce pourrait bien, après tout, être au prix d'un morne ennui...

Il serait impossible de tomber dans une plus grossière erreur, Et c'est ici qu'éclate, dans toute sa séduisante originalité, le merveilleux talent de Johannès Joergensen. Cette autobiographie qui n'est que l'histoire d'une dramatique crise religieuse et morale est écrite avec tant de verve, le tableau d'une époque y est peint avec de si vives couleurs, les silhouettes des personnages y sont enlevées en quelques traits si justes, les descriptions de la nature y ont un charme si intime, y sont pénétrées d'un sentiment si délicat, que pas un instant l'intérêt ne faiblit, et que le lecteur le plus superficiel fermera ce volume en s'écriant : « Mais cela se lit comme un roman! » (3)

(1) Voir aussi l'article de JACQUES DE COUSSANGE « Les Confessions de Johannès Joergensen, » dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1<sup>er</sup> octobre 1925.

(2) Traduit en français par T. DE WYZEWA; Paris, Perrin.

(3) Qu'il me soit permis, en passant, de critiquer cette fameuse formule : il y a des gens, à l'esprit mal fait, qui, sur dix romans, en jettent neuf avant d'avoir tourné la centième page... La formule cependant est commode, et elle signifie tout simplement : l'attention ne faiblit pas un seul instant.

(1) JOHANNÈS JOERGENSEN, *le Pèlerinage de ma vie*, traduit par JACQUES DE COUSSANGE, premier volume; Paris, Beauchesne, 1926.

Les notations des premières années, au début du *Pèlerinage*, sont d'abord exquises; d'un charme délicat et léger, elles expriment, avec une grâce et une harmonie ravissantes, ces lointaines sensations de l'enfance qui nous apparaissent, à l'âge mûr, comme développées d'une radieuse atmosphère de rêve. A-t-on jamais écrit sur l'arbre de Noël une page, à la fois plus émue et plus évocatrice, que celle-ci :

« Soudain les battants de la porte s'ouvrent, personne ne sait comment, et les enfants se précipitent. La tête levée, ils contemplent toute la magnificence qui est devant eux; toutes les bougies de Noël se reflètent dans leurs yeux brillants... Alors nous fûmes remplis de ce bonheur que seul peut répandre l'arbre de Noël, ce bonheur qui vient de lui-même quand les bougies de Noël rouges, bleues et blanches éclairent la pièce et qu'on voit sa propre ombre qui se multiplie sur les murs, vingt ombres qui se croisent et se brisent. C'est comme si la pièce où se trouve l'arbre de Noël n'était plus la pièce que l'on connaît si bien, et si par aventure on regarde à la fenêtre, il nous semble singulier que la rue tranquille, blanche de neige, soit la même qu'on a coutume de voir. Car la chambre où est l'arbre de Noël nous fait l'effet d'être une arche dorée qui, avec son chargement de bonheur, vogue à travers la nuit sombre et que bercent, sur le fleuve du temps, des heures qui ne ressemblent à aucunes autres. »

Cependant l'enfance de Joergensen ne fut point une enfance religieuse. Et il nous apparaîtra que « le bagage moral avec lequel le jeune garçon, ayant à peine seize ans, vint de sa province à Copenhague pour y vivre sans contrôle et maître de sa destinée, » était singulièrement maigre. Joergensen va se plonger dans l'étude de la cabale et de la théosophie. C'est sur cette voie qu'il s'embarqua à la recherche de la vérité. Il commença par y trouver la révolte, ce qui ne nous étonne pas outre mesure. Il fonda un club pour « extirper la tyrannie ». L'existence de cette société secrète fut d'ailleurs éphémère : les mains de Johannès Joergensen n'ont pas été rougies par le sang des tyrans...

Puis, c'est la vie d'étudiant, plus exactement la vie de bohème; les livres dévorés au hasard; les aventures; les études de sciences naturelles, de zoologie surtout; les sympathies révolutionnaires; la collaboration au journal d'Ernst Brandes, le frère de ce « Georg Brandes, qui devait avoir sur Joergensen, comme sur toute la jeunesse scandinave de cette époque, une si néfaste influence. « Si mes études n'avaient point de plan, ma vie n'en avait pas non plus. Je m'étais abandonné à la Nature, maintenant elle me dominait; les Puissances régnaient sur moi... »

Et voici quelle est la solution du problème du monde que Georg Brandes a fait découvrir à Johannès Joergensen : « Il y avait vraiment dans nos âmes la joie de l'assaut. Nous croyions sincèrement que toutes les énigmes allaient être résolues, toutes les chaînes tomber. Nous espérions la fin du christianisme, l'avènement de la république sociale, la résurrection de la chair païenne et la félicité d'une humanité enfin libre. »

Il y a ici, dans *le Pèlerinage de ma vie*, des tableaux, d'une merveilleuse vigueur de touche, des milieux intellectuels danois, surtout des milieux d'étudiants, de journalistes, d'artistes, vers 1890. De longues pages de ces confessions demeureront comme un irrefutable témoignage que les historiens de cette époque ne pourront omettre de consulter.

Puis, c'est la réaction : l'influence de Huysmans, de Léon Bloy, de Beaudelaire, et la rencontre de ce jeune Israélite, converti au catholicisme, qui, dans l'existence tourmentée du poète, allait maintenant « représenter Dieu », Mogens Ballin, le « signor Francesco » du *Livre de la route*. Le 25 juin 1894, Johannès Joergensen, conseillé par Ballin, aidé par Ballin, entra pour la première fois « dans l'été italien ».

La veille, à Lucerne, il lui était arrivé, à lui, l'ancien théosophe,

l'ancien révolutionnaire, l'ancien anarchiste, le collaborateur des Brandes, un incident bien significatif :

« Vers neuf heures, je marchais le long de la Reuss, le regard fixé tantôt sur des jeunes filles devant moi, tantôt sur le courant clair et rapide qui reflétait les tours. Un orage passait sur le mont Pilate. Je me trouvais près d'une église; on disait la prière du soir; j'entrai, je vis le Christ sur l'autel, les cierges qui brûlaient et j'entendis la voix lointaine du prêtre prononçant ces mots : *Patri et Filio et Spiritui Sancto*. Je joignis les mains, m'inclinai, me signai — et tressaillis de bonheur. Quand je sortis, je pris de l'eau bénite, et lorsque l'eau froide toucha mon front, je sentis combien peu de chose j'étais et combien misérables étaient toutes mes pensées de jouissance. »

C'était la défaite de l'antique Eros. L'âme était maintenant préparée, où la paix d'Assise allait se répandre et faire s'écrier au libre penseur de Copenhague : « Depuis bien des années, je ne me suis pas senti heureux comme aujourd'hui. Seigneur, Seigneur, je te remercie et te loue de tout mon pauvre cœur. » Le chemin d'Assise fut pour Joergensen le chemin de Damas. Mais sur ce chemin-là, il y eut plus d'une chute...

*Le Pèlerinage de ma vie* est le cri passionné d'un cœur qui réalise son idéal et qui le réalise dans la douleur. Ce livre sera lu avec passion. Ceux qui ne connaissent Joergensen que par son œuvre sentiront comme ce grand poète et ce grand artiste sait venir simplement, familièrement à eux, pour leur faire toucher l'œuvre de la grâce dans son âme. Quant à ceux pour qui Joergensen est déjà un vieil et très cher ami, ils n'y trouveront qu'une occasion heureuse de l'aimer et de l'admirer encore plus... et de le lui dire.

ALEXANDRE MASSERON.

## La réaction de John Wesley dans l'évolution du protestantisme

Si, partant des origines de la Réforme, nous suivons les principaux courants qui en sont issus à travers le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, voici qu'arrivés au XVIII<sup>e</sup> siècle, un courant tout nouveau se dessine à nos yeux en Angleterre; et ce courant se confond presque avec la vie de John Wesley qui, né en juin 1703, mort en mars 1791, remplit aux trois quarts le siècle de son activité évangélique, prolongée jusqu'à nous par les méthodistes, ses disciples.

Dans l'évolution du protestantisme, quel a donc été le rôle, quelle a été l'influence, quelle est la place de Wesley et de ceux qui se rattachent à lui?

En réponse à cette question, dans un livre qui fut d'abord une thèse destinée à la maîtrise en théologie de l'Université catholique de Louvain, ce n'est pas une suite d'ingrater controverses, c'est l'histoire d'une belle existence humaine, c'est l'histoire d'un grand mouvement d'âmes, qu'avec cette sympathie, qui est la première condition de l'intelligence, nous retrace un religieux belge de l'ordre de Saint-François, le Père Maximin Piette.

On mesure toute l'étendue d'un tel sujet. Ce sujet pourtant se tient. Plus qu'à tout autre, il lui fallait seulement une armature aux articulations bien nettes qui en fit ressortir la puissante unité. Et l'unité, ici, à travers plus de trois siècles de vicissitudes humaines, réside tout entière dans les idées qui déterminent les faits ou qui s'en dégagent.

Peut-être l'auteur eût-il pu les mettre davantage en relief, souligner plus fortement les conclusions auxquelles il nous condui-



Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

# CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

HUITIÈME ANNÉE

*Prendront la parole cet hiver :*

- S. E. LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes : *Saint François d'Assise* (le 29 mars),  
S. G. MGR BAUDRILLART, évêque d'Imeria, recteur de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie française : *Les Martyrs de Septembre* (le 4 janvier),  
L'AMIRAL THAON DE REVEL, duc de la Mer, ancien ministre de la Marine italienne (la date sera annoncée ultérieurement),  
LE GÉNÉRAL WEYGAND, ancien haut-commissaire en Syrie : *La Syrie, mandat français* (le 30 novembre),  
LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *La politique de Pascal* (le 23 novembre),  
M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française : *Comment j'ai été amené à écrire la vie de sainte Thérèse d'Avila* (le 21 décembre),  
M. JACQUES BARDOUX, de l'Institut de France : *Les deux Congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919* (le 16 novembre),  
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges : *La politesse au temps de la monarchie et de l'empire* (le 8 février),  
M. LUCIEN ROMIER, directeur du *Figaro* : *Les Etats-Unis d'Europe* (le 22 février),  
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française : *Politesse à table* (le 28 décembre),  
MADAME MARIE GASQUET : *Politesse du cœur* (le 14 décembre),  
M. ANDRÉ BELLESSERT : *Sainte-Beuve chez Victor Hugo* (le 1<sup>er</sup> février),  
M. RENÉ BENJAMIN, fera trois conférences :  
1<sup>o</sup> *De quelques mufles* (le 18 janvier); 2<sup>o</sup> *Le génie de la Touraine* (le 15 février); 3<sup>o</sup> *Jours de soleil en Provence, taureaux et méridionaux* (le 22 mars),  
M. GEORGES BERNANOS : *Sous le soleil de Satan* (le 25 janvier),  
M. ANTOINE REDIER, directeur de la *Revue française* : *Eloge de la politesse* (le 7 décembre),  
M. JACQUES COPEAU, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier à Paris, lira : *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel (le 1<sup>er</sup> mars).

La première conférence sera donnée le mardi 16 novembre, à 5 heures, par M. Jacques BARDOUX, de l'Institut  
SUJET : *Les deux congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919.*

Prix de l'abonnement à la série des dix-huit conférences :

Fauteuils et baignoires réservés : 120 francs; fauteuils, baignoires, balcons : 100 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures; pour les nouveaux abonnés à partir du 10 novembre; pour les anciens abonnés du 3 au 10 novembre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS  
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

sait. Sa thèse, il est vrai, apparaît d'autant plus probante qu'il ne l'a nulle part exprimée et qu'elle naît de l'objet même, simplement placé par lui sous nos yeux.

Cette particulièrement intéressante pour des catholiques : en son fond, à quoi se ramène-t-elle, en effet, sinon à constater ceci que, pour ranimer en son pays la foi religieuse, pour fonder (bien malgré lui) une Eglise nouvelle, qui compte aujourd'hui parmi les plus importantes du monde entier, surtout en terres anglo-saxonnes, John Wesley, sous la leçon de l'expérience, a dû prendre petit à petit le contre-pied de tout ce qui, en matière de vie collective, en matière de discipline, en matière de doctrine, caractérisait précisément la Réforme?

Cette Réforme, aux courants multiples, dont il n'est pas un qui ait épargné l'Angleterre depuis qu'au seuil du XVI<sup>e</sup> siècle, Henri VIII rompit avec Rome, à quoi avait-elle abouti au moment où commence l'histoire qui nous occupe, c'est-à-dire au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la patrie de John Wesley, centre de notre perspective?

Au point de vue du dogme comme au point de vue de la liturgie, les changements successifs introduits à tour de rôle par chacun des souverains qui était désormais chef absolu de l'Eglise nationale, avaient si bien brouillé les idées que nul ne savait plus où il en était. Dans le clergé, les exécutions capitales, les épurations, les expulsions, les démissions par scrupules de conscience, qui marquaient chaque changement de régime, avaient eu pour conséquence naturelle d'éliminer, l'un après l'autre, les éléments les plus sincères, les plus convaincus, les plus zélés. Le principe du libre examen se rencontrait avec l'application à l'Ecriture des méthodes critiques introduites dans l'étude de l'antiquité par les humanistes de la Renaissance, et s'étendant peu à peu à tout le domaine des vérités révélées, avait créé une atmosphère générale de scepticisme raisonneur, dont ceux-là mêmes se ressentaient qui commençaient par s'y placer pour la combattre, et dont le résultat le plus clair, dans la prédication courante, était, par une sorte de respect humain, de bannir tous les thèmes spécifiquement chrétiens, remplacés tant bien que mal par une vague morale déiste.

La paroisse, qui restait la cellule-mère de l'ordre à la fois civil et religieux, n'était plus, — déchirée par les luttes de sectes et par les luttes politiques — ce foyer de vie et de propagande spirituelle qui suppose avant tout l'unité de croyance. Le rôle des sacrements s'y trouvait de plus en plus diminué. L'individualisme religieux, tuant de plus en plus tout esprit d'effort commun, les âmes les mieux disposées ne formaient plus comme dira Wesley, qu'un « cordon de sable », — une poussière d'individus, dirions-nous aujourd'hui. Pour les tirer de leur routine, pour ranimer leur ardeur, pour grouper leurs bonnes volontés, il n'existait plus d'ordres religieux. Si, à l'exemple des piétistes allemands, mais aussi de nos confrères du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'avaient pu voir de près les partisans exilés des Stuarts rentrés dans leur pays à la Restauration de Charles II, naissaient bien çà et là des sociétés religieuses, leur action était ou très locale ou très éphémère; et elles risquaient toujours de se heurter aux défiances, à l'hostilité du clergé, en particulier des évêques, d'autant plus jaloux de leurs droits qu'ils les sentaient plus circonscrits et plus menacés. Un édifice branlant ne subsiste qu'à la faveur de l'immobilité et redoute d'instinct tout ce qui remue, tout ce qui vit.

Situation d'autant plus grave pour l'Angleterre que celle-ci était alors en pleine crise sociale. Sur ce qu'on nomme la révolution industrielle, règnent de singulières illusions. On en parle comme si elle s'était produite tout d'un coup, par hasard, à la suite de telle ou telle découverte fortuite, par exemple celle de l'utilisation de la vapeur ou du métier à tisser. La vérité est qu'il n'y a pas de découvertes fortuites. On ne découvre pas toujours ce qu'on pensait ou ce qu'on cherchait. Mais on ne découvre rien qu'en y pensant et à force de chercher. Dès les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre est à la recherche de la grande industrie; elle tâche à élargir, à transformer, à remplacer le petit atelier traditionnel, à multiplier la puissance de ses instruments de production, parce que, d'une part, les grandes découvertes maritimes, l'essor du commerce, le développement des banques ont multiplié les capitaux disponibles; et que, d'autre part, le développement des transports, le développement de la navigation, le développement colonial lui ouvrent de nouveaux débouchés. N'est-il pas significatif, à cet égard, que John Wesley lui-même ait participé à la fondation de la Georgie, sous les ordres du général Oglethorpe qui, tout ensemble, y voyait une entre-

prise édifiaante d'évangélisation des sauvages, une affaire lucrative, une façon de servir (déjà) l'impérialisme britannique?

Mais, en Angleterre même, l'un des premiers effets de cette révolution industrielle est de faire apparaître aussi des sauvages d'un autre genre, d'achever de briser les vieux cadres sociaux, de déplacer des populations entières d'une extrémité du territoire à l'autre, de susciter des centres nouveaux où l'on travaille le textile, où l'on travaille le coton, où l'on travaille le cuivre et le fer, où l'on extrait de plus en plus activement le charbon. De là, des agglomérations de masses misérables et dont nul ne s'occupe, au salut desquelles nul ne songe pour ce monde et pour l'autre. Là où elles vivent, il n'y a pas toujours d'églises. Là où existent des églises, elles n'y mettent pas toujours les pieds; et les pasteurs ne se dérangent pas pour courir après ces ouailles errantes.

C'est d'elles qu'à Londres, à Bristol, à Newcastle, dans le Yorkshire, dans le pays de Galles, aux environs de Birmingham et de Manchester, John Wesley commencera par se charger. Comment il s'était préparé à la tâche dès le foyer familial; quelle a été sur lui l'influence maternelle; comment à l'Université d'Oxford il s'est, vers les vingt ans, éveillé au souci des choses spirituelles; par quelles pratiques minutieuses, par quels raffinements de ritualisme, il s'est en premier lieu efforcé d'alimenter sa vie intérieure; au prix de quelles cruelles épreuves, dans son ministère sacerdotal de Georgie, il a ensuite appris que l'on ne gagne pas les âmes en les contraignant du dehors à se plier aux formes et aux pratiques; quelle rencontre accidentelle avec une petite communauté de Frères Moraves émigrés de Silésie l'a induit à rentrer en lui-même, mais pour en ressortir aussitôt avec un oubli de lui-même, un élan, une passion de conquête des âmes, qu'il n'avait jamais connus jusque là : C'est ce qu'il faut lire en détail dans les pages du Père Piette.

Aux autres, comme à lui-même, c'est maintenant le problème de la destinée que pose John Wesley, sous sa forme la plus poignante — ce drame de la vie humaine dont toute la raison d'être de la religion n'est que de fournir le sens. Sans cela, de quel droit, au nom de quelle autorité, avec quelles chances de succès viendrait-elle nous dicter sa loi, nous imposer ses pratiques, nous enrôler dans ses cadres? Mais si le monde n'existe que par Dieu et que pour Dieu, et si l'union avec Dieu n'est possible que par la lutte contre le péché, par la victoire sur le péché, faites sentir une bonne fois aux âmes l'horreur du péché et la nécessité de s'en libérer, tout le reste suivra de soi-même, se justifiera de soi-même, — les dogmes, les rites, les pratiques, la discipline. L'appel à l'expérience intime, l'appel au besoin fondamental que l'âme a de Dieu, l'appel à la réconciliation avec Dieu, à l'union de plus en plus étroite, de plus en plus parfaite avec Dieu : c'est toute la prédication de Wesley, et il n'en fallait pas plus pour qu'elle n'eût plus rien de commun avec la prédication de son temps.

Dans cette vie réellement et personnellement vécue par chacun de nous qu'est, dès lors, la religion, c'est la qualité de la vie qui sert de pierre de touche à tout le reste. C'est par elle que Wesley juge les doctrines et vérifie les formules. Or, il en est deux qui lui font presque aussitôt rejeter cette méthode de théologie expérimentale; et ce sont les deux formules distinctives du protestantisme : la justification luthérienne, la prédestination calviniste, — l'une parce qu'en opposant abusivement la foi et les œuvres, elle finit par détruire la morale; — l'autre parce qu'elle sème ou le désespoir ou, chez ceux qui se croient les élus, l'orgueil et le manque de charité. Sur l'un et l'autre point, Wesley en revient, avec le temps, aux positions qui sont celles de la tradition catholique.

Il en revient, dès le début, à la conception sociale qui est évidemment celle du catholicisme, en constituant de toutes parts, pour entretenir chez les convertis la flamme qui risquerait de s'éteindre au premier soufle si on les abandonnait à leur isolement, des sociétés où ces convertis se retrouvent, se retrempent, s'aident mutuellement, se provoquent les uns les autres à la perfection, dans des réunions régulières et fréquentes, sous une vigilante direction spirituelle.

« Je considère le monde entier comme ma paroisse », avait-il dit. Et c'est sur toute l'étendue de l'Angleterre, du Pays de Galles, de l'Ecosse, de l'Irlande, sans parler des îles de la Manche et autres lieux, qu'il allait répandant la parole de vie, prêchant en plein air là où on lui refusait la chaire des églises, créant, au fur et à mesure, un bercail pour son troupeau, se faisant seconder par d'autres apôtres ambulants comme lui, prêtres de l'Eglise d'Angleterre, s'il s'en trouvait, simples laïcs à leur défaut.

Ainsi se constituait pièce à pièce une organisation religieuse, qui n'était plus celle de l'Eglise d'Angleterre, que l'Eglise d'Angleterre ne pouvait voir d'un bon œil et qui, rebutée, malmenée par l'Eglise d'Angleterre, ne pouvait conserver pour elle le même attachement que Wesley.

Uniquement désireux de l'aider à ranimer la vie spirituelle, Wesley resta, jusqu'au bout, fidèle à l'Eglise de son baptême, dont il aimait la liturgie, dont il enseignait les articles, dont il tenait pour bon le principe de succession épiscopale. Sur ce dernier point comme sur tant d'autres, la force des choses l'amenait pourtant à de graves innovations. Ses sociétés avaient essaimé en Amérique, où les colonies anglaises continuaient à dépendre de l'évêque de Londres. La guerre d'indépendance brisa ce lien. Plus personne, désormais, pour ordonner des prêtres, pour dispenser valablement les sacrements. Après mainte et mainte démarche vaine, John Wesley, se considérant comme un évêque, au sens de la primitive Eglise, finissait par imposer lui-même les mains à des missionnaires de son choix, qui s'en iraient là-bas perpétuer la tradition et de qui procède, aujourd'hui, l'Eglise méthodiste épiscopale d'Amérique. Etonnant manquement à la discipline, si l'on veut, mais qui, mieux que tout, atteste le cas qu'il faisait du principe épiscopal et de la succession apostolique.

Lorsque, après un demi-siècle de cette activité incessante, il mourut à quatre-vingt-huit ans, ceux qu'il avait chargés de perpétuer son œuvre n'eurent rien de plus pressé que de faire rentrer tout le monde dans le rang; ordonnés ou non, les prêcheurs se muaient peu après en ministres; et, la fréquentation des églises paroissiales cessant totalement, le méthodisme devenait quelque chose d'absolument complet et autonome qui, dans ses différentes sectes, ne compte, à l'heure actuelle, pas moins de trente à quarante millions de membres.

Que son développement ait été de tous points conforme aux intentions ou aux prédilections personnelles de l'homme qui lui a pourtant donné sa forme caractéristique, c'est ce que bien des méthodistes seraient, aujourd'hui, les derniers à soutenir. A vrai dire, la réaction de Wesley a été bien plus loin à contre-fil de l'évolution protestante que la réaction méthodiste.

Entre les deux, l'écart s'est encore élargi sous le contre-coup du mouvement d'Oxford, dont la filiation spirituelle avec John Wesley se démontrerait, elle aussi, sans trop de peine. Si ce n'est pas directement de lui, c'est de l'un de ses fils spirituels que les premiers ritualistes ont appris à alimenter leur piété aux sources de la liturgie, trésors accumulés de la piété des anciens siècles. En recatholicisant ainsi l'Eglise d'Angleterre, il y a une centaine d'années, les Newman, les Keble et les Pusey ont contribué à éloigner davantage le méthodisme de cette Eglise, à le pousser dans un sens plus protestant.

Rien de plus remarquable que l'attitude agressivement antiromaine prise, depuis lors, surtout en pays foncièrement catholiques, tels que l'Italie ou le Canada, par cette solide organisation qui doit tant de sa solidité aux traits de doctrine et de discipline par lesquels, se séparant de la Réforme ou plutôt lui tournant le dos, elle se rapproche du type antérieur de chrétienté : type éminemment social et non pas individualiste, où chacun apporte sa pierre à l'édifice, au lieu de tirer à soi une pierre de l'édifice de la Bible, où tous les fidèles mettent leur expérience en commun sous une direction commune et où, de ces expériences multipliées dans le temps et dans l'espace qui permettent de connaître l'arbre à ses fruits, de contrôler sur le vif l'action des théories et des formules, se dégage, s'édifie la tradition vivante.

La chrétienté! Le monde serait-il en train d'y revenir par le long et laborieux détour de l'émiettement à l'infini des sectes? Les méthodistes, qui n'ont pas échappé à cet émiettement, ont été les premiers à mesurer tout ce qu'il représente de déperdition de forces. A quoi bon tant de chapelles rivales dans les moindres bourgades industrielles des îles britanniques, dans les territoires de l'Empire aux populations clairessemées, Afrique du Sud, Australie, Canada? Et pourquoi ne pas concerter, pourquoi ne pas combiner les efforts? Ils ont donc cherché à se rapprocher, à collaborer entre eux d'abord, puis avec les communautés les plus voisines, presbytériens, congrégationalistes ou baptistes. Au Canada, le mouvement de regroupement est entré dans cette phase; en Grande-Bretagne, il en est encore à négocier la première.

Quel élan, cependant, lui a imprimé la guerre! En présence de la mort sans cesse menaçante, les croyants de toutes les confessions et leurs aumôniers ont senti, à travers tout ce qui les sépare, les réalités profondes et essentielles qui les unissent. Ils ont conçu

le désir de l'union complète, extérieure et visible. En ayant conçu le désir, ils en ont conçu la possibilité.

De là, entre dissidents de toutes sortes, entre dissidents et anglicans qui, déjà, échangent leurs chaires, entre anglicans et orthodoxes russes, entre anglicans et catholiques romains, la reprise de tous ces « colloques », qui n'ont jamais cessé tout à fait, depuis Bossuet et Leibnitz et qui susciteront tant d'espoirs sous le pontificat de Léon XIII. De là ces conférences de Lambeth. De là, ces Conversations de Malines, sur lesquelles continue de planer, pour les bénir et les amener à maturité, l'ombre sainte du cardinal Mercier.

Dès avant la guerre, l'un des méthodistes les plus notables d'Angleterre, le Dr Workman, avait pris pour sujet d'étude la personne et l'œuvre de saint François d'Assise. Nous venons de voir comment un Franciscain belge étudie, à son tour, aujourd'hui, la personne et l'œuvre de Wesley. Cette réciprocité, cette catholicité d'intérêt n'est-elle pas, à elle seule, un signe des temps?

Dans la voie de la compréhension mutuelle pour une entente meilleure, le Père Piette nous permettra d'exprimer, en terminant, l'espoir qu'il ne saurait s'arrêter à moitié chemin, qu'il poursuivra son récit jusqu'à nos jours, que ce méthodisme, dont il vient de nous peindre le fondateur et la fondation, il va nous le montrer refaisant peu à peu l'unité de ses différents rameaux et prenant sa place dans ce vaste mouvement de rapprochement des Eglises chrétiennes qui est l'un des faits les plus considérables, les plus gros de conséquences de notre temps. Il s'est trop bien acquitté de la première tâche pour que nous le dispensions de la seconde.

AUGUSTIN LEGER,  
Docteur de la Sorbonne.

## A propos du "Franciscus", d'Edgard Tinel

La direction des Concerts Spirituels a eu l'heureuse idée de consacrer la série annuelle de ses auditions à la glorification du saint dont le septième centenaire réunit l'hommage, non seulement de la catholicité entière, mais encore de tous les esprits élevés qui, bien que non croyants, ne peuvent se défendre de saluer, dans la figure suave et héroïque du *Poverello* la plus fidèle reproduction humaine des traits adorables du Christ. Il était à la fois légitime et patriotique d'inaugurer cette série par l'œuvre universellement célèbre du poète inspiré, de l'admirable musicien que fut Edgard Tinel.

Universellement célèbre assurément, car *Franciscus* traversa glorieusement les deux mondes, et il est peu d'œuvres qui, plus et mieux qu'elle, ait contribué à faire connaître, à propager dans les parages lointains des diverses latitudes, la renommée de l'art belge. Elle le révélait, du reste, en un de ses aspects les plus caractéristiques, dans une de ses créations les plus richement expressives de l'âme pieuse de nos Flandres, pétrie de foi, vibrante de lyrisme, tantôt concentrée, profonde, repliée dans la méditation intérieure et le recueillement, tantôt ouvrant généreusement ses ailes pour les larges essors puissants et lumineux, pour les palpitantes effusions d'enthousiasme et d'amour. Et, en effet, *Franciscus* n'offre-t-il pas, dans une fusion suggestive, comme l'harmonieuse synthèse des deux éléments qui, tant dans le domaine poétique que dans le domaine pictural, caractérisent les tendances essentielles de notre art, l'intensité de contempla-

tion pensive et extasiée des primitifs brugeois venant s'y opposer à la vigueur d'élan, à la fougue de lyrisme propre aux peintres belges du XVII<sup>e</sup> siècle?

Sans doute, Tinel est dans toute la force du terme un classique. Au panthéon de l'art, sa place est marquée non parmi les novateurs mais parmi les traditionalistes, et il nous semble opportun de nous arrêter un moment sur le sens de cette épithète qu'il faut se garder de prendre, suivant une tendance assez marquée de la critique actuelle, dans le sens péjoratif d'immobilisation. Si, en quelque domaine que ce soit, les possibilités expressives de l'art sont à la vérité susceptibles de se développer d'une façon continue par la création et la mise en œuvre de ressources nouvelles, il est de fait, néanmoins, que ses plus précieuses acquisitions furent toujours tributaires de l'enrichissement lent et progressif que leur apporta la tradition des siècles écoulés. Vouloir le contester serait biffer d'un trait toute l'histoire de l'art, qualifier de pastiche, voire même de décalque toute la production de la Renaissance qui puisa sans compter au trésor des lettres antiques, et le XVII<sup>e</sup> siècle français qui, imprégné à fond de l'idéal et de la culture helléniques, en fut comme l'ultime et suprême épanouissement. Les novateurs de génie, sont du reste, infiniment rares. Au siècle dernier, il n'est guère que deux illustres musiciens auxquels cette appellation soit pleinement applicable. C'est Wagner, par sa conception grandiose du drame lyrique investi soudain d'une puissance insoupçonnée, et faisant apparaître la misère des esthétiques puérides dont s'inspiraient les auteurs d'opéras à la mode, qu'encourageait béatement le fétichisme des foules. C'est aussi César Franck, par le merveilleux rajeunissement, la fraîcheur de vie renouvelée, la plénitude de substance lumineuse qu'il infusa, le drame lyrique excepté, à toutes les formes supérieures de la musique.

En ce qui concerne Tinel, et quoi qu'il en soit de son respect de la tradition, il n'en est pas moins certain que l'auteur de *Franciscus* (et l'on peut affirmer la même chose de Ryelandt) a créé un véritable style sacré, un mode d'expression religieuse qui lui est propre, se rattachant moins à la gravité austère, à l'auguste impersonnalité des formes paestriniennes qu'à la richesse de pensée, à la splendeur d'architecture dont Jean-Sébastien Bach nous a légué d'impérissables modèles. Tinel en hérita l'ampleur et la captivante perfection de la ligne mélodique, le souci scrupuleux de la forme, l'exquise pureté des harmonies, la ferme et majestueuse ordonnance de l'édifice sonore. Bref, pour user d'une distinction étayée de considérations fort judicieuses en un article remarquable publié ici même, sous une signature des plus autorisées, Tinel semble aussi peu original dans sa forme qu'il est incontestablement personnel dans son inspiration.

En écoutant le *Franciscus* aux « Spirituels », nous avons retrouvé sans l'ombre d'atténuation les profondes impressions éprouvées aux auditions de jadis.

Qu'il nous suffise de rappeler les dialogues émouvants entre François et les voix de l'Infini, les pages tragiques exprimant l'horreur des guerres et le deuil de l'Eglise à la veille du XIII<sup>e</sup> siècle et de son prodigieux rayonnement, le contraste épique et saisissant entre le Génie de l'Amour et le Génie de la Haine, le Génie de la Paix et le Génie de la Guerre, puis ces trois chants de la Pauvreté, du Soleil et de l'Amour, si totalement différents l'un de l'autre et qui traduisent, chacun en son accent propre, avec autant de vérité que d'émotion, et sous sa triple manifestation, amour des hommes, amour de la nature, amour de Dieu, toute la psychologie radieuse de saint François d'Assise, cette personnalité unique dans l'histoire de l'âme humaine. Redirons-nous encore la fraîcheur délicate de l'*Angelus*, dont l'inspiration naïve, parée de sonorités virginales et limpides, fait songer à Fra Angelico, les adieux de François à ses disciples, l'entrée du

saint aux parvis éternels, saluée par un chœur séraphique qui plane doucement sur un accompagnement orchestral où s'épanouissent des harmonies pleines de lumière et de tendresse, et le cortège funèbre, un des points culminants de l'œuvre, dont la simplicité auguste et douloureuse fait monter aux lèvres de l'auditeur le nom sacré de Beethoven; enfin, les accents désolés des Franciscains et des Clarisses, s'opposant au chœur de jeunes filles qui chantent joyeusement l'émancipation de la mort bienfaisante et libératrice, avec tout le majestueux couronnement de l'hymne final.

Au cours des auditions consacrées aux auteurs contemporains, dont retentissent à l'envi nos salles de concert, que d'œuvres adroitement construites, ingénieusement orchestrées, où scintillent à foison les timbres rares et les subtilités d'écriture, tandis que d'autres nous mènent volontiers dans des sentiers inconnus, parsemés trop souvent de fleurs aux relents capiteux, et qu'on aime d'autant mieux à parcourir qu'on ne sait où ils mènent et bien qu'ils n'aient, en réalité, aucune issue vers la divine Lumière. Qu'il en est peu, en revanche (et qu'on ne voie pas ici l'expression d'un pessimisme boudeur) qui, vivant réellement d'une vie profonde, apparaissent le miroir fidèle et expressif, ou mieux que cela, l'aliment céleste de la vie de notre âme!

L'audition de *Franciscus* nous rappelle opportunément ce que peut comporter de plénitude et de puissance expressive une œuvre jaillie en toute sincérité de l'âme d'un grand artiste, bien que demeurant inébranlablement fidèle à la pureté traditionnelle de la forme, et sans rechercher le stimulant factice d'un renouveau dans les procédés d'écriture ou dans l'instrumentation. Elle fut saluée, aux « Spirituels », par de chaleureuses et enthousiastes acclamations. D'excellents interprètes : M. de Munnynck (saint François), M<sup>me</sup> Malnory, MM. Jacques Gérard, Albert Delil et Morissens; un orchestre expressif, des chœurs d'amateurs stylés à souhait par M. Weynandt, constituèrent un ensemble soucieux d'assurer au monumental poème de Tinel son plein rayonnement.

On fut aussi heureux de revoir au pupitre directorial M. Léon Du Bois dont l'activité, le dévouement, la haute intelligence artistique eurent tant de fois l'occasion de se manifester au cours de la délicate mission qui lui fut confiée pendant près de quatorze années, spécialement dans la composition de ses programmes de concerts si éminemment instructifs, si attachants et auxquels présida toujours le plus judicieux éclectisme.

GEORGES DE GOLESCO.

#### CHRONIQUE POLITIQUE (1)

## Un discours de M. Vandervelde

M. Vandervelde a prononcé, au déjeuner de l'Union de la Presse étrangère, un discours qui mérite l'attention. Le leader socialiste, affectant de se dévouer un moment de la dignité ministérielle, a fait des déclarations qui, bien qu'elles n'engagent pas le gouvernement, sont révélatrices des tendances qui animent en ce moment la direction de nos relations diplomatiques. Au milieu de ceux qu'il s'est plu à appeler ses confrères, le leader socialiste, plus à l'aise

(1) Cette chronique paraît désormais tous les quinze jours.

cette fois qu'à la tribune du Parlement, a esquissé une manœuvre qui a déjà eu un certain retentissement au dehors.

M. Vandervelde, avec la prodigieuse habileté de sa parole qui lui permet d'énoncer, dans un sourire, des pensées qui heurtent les convictions ou les parti-pris de son auditoire, avec sa loyauté intellectuelle qui le pousse à affirmer, parfois plus qu'il n'est nécessaire, son évangile particulier, mérite non seulement d'être écouté mais aussi d'être lu. La portée de ses paroles dépasse souvent la première impression qu'elles produisent et il est utile d'en approfondir le sens avant de se joindre aux applaudissements que provoquent immédiatement son talent oratoire, son ton convaincu, sa compréhension des points de vue les plus éloignés du sien propre.

Le chef de l'Extrême gauche a commencé par une affirmation très « Union sacrée ». En Belgique, a-t-il répété, c'est la politique étrangère qui nous divise le moins. C'est indubitablement vrai en ce qui concerne les buts poursuivis. Unanimentement, nos concitoyens ne demandent que la paix et la sécurité; mais s'ensuit-il, comme un habile dialecticien pourrait le suggérer, qu'il est indifférent de voir un adversaire ou un ami du socialisme présider à nos relations extérieures? Non. Une divergence très grave et très profonde existe sur les moyens à mettre en œuvre pour arriver au résultat que nous voulons tous. Cette divergence n'est pas nouvelle et il n'est pas inutile de signaler que pour défendre notre idéal commun, M. Vandervelde, alors un des leaders de l'opposition, s'opposait, à la veille même de la guerre, au renforcement de la défense nationale. Il manifestait une confiance absolue dans l'influence pacificatrice du socialisme en général et du socialisme allemand en particulier. Certes, tout le monde peut se tromper; mais l'inquiétant, c'est que cet homme supérieurement intelligent a toujours déclaré depuis 1914, que ses théories politiques et économiques n'étaient entachées d'aucune erreur. Dans son dernier discours, il répète encore que « pèlerin de la paix », il n'a « chemin faisant, à travers les orages ou les embellies, rien modifié de ses convictions ou abdiqué de ses espérances ». Dès lors, la confiance se fait plus rétive. Qui nous dit que ce serviteur sincère de la paix est plus clairvoyant aujourd'hui qu'en 1913? En 1926 voit-il mieux qu'en 1920, lors de la ruée sur Varsovie, ce qu'exige le salut de l'Europe? Comprend-il mieux la situation de la Belgique qu'il n'a compris la situation de la Géorgie?

Certes, M. Vandervelde a déployé au ministère des Affaires étrangères les qualités qui lui appartiennent. Dans ce département, comme au ministère de la Justice, son esprit de travail, sa pondération, son talent à utiliser les compétences ont été justement admirés par ses fonctionnaires, mais il n'en a pas moins obéi, dans les parties hautes de sa tâche, à un certain nombre d'idées fausses. Son programme de politique intérieure méconnaît les seuls facteurs qui peuvent nous assurer au dehors une existence indépendante et une influence durable. Que resterait-il à faire au ministre des Affaires étrangères d'une Belgique ruinée par la fiscalité socialiste, désarmée par le service de six mois et livrée à toutes les incertitudes de l'extrême démocratie? En ce qui concerne directement la politique étrangère, les déclarations publiques de M. Vandervelde ont toujours porté l'empreinte d'une sorte de mysticisme internationaliste qui méconnaît un certain nombre de facteurs précis de notre position en Europe. Nous sommes un petit pays, privé de frontières naturelles, obligé de nous assurer des appuis immédiats en cas de danger; la géographie, comme le démontre l'histoire, nous associe à l'Angleterre qui a besoin de nous comme nous avons besoin d'elle; le pacte rhénan, le premier accord international depuis 1918 qui ne soit pas écrit dans les nuées, indique la position que nous devons prendre avec la Grande-Bretagne, la France et l'Italie vis-à-vis de l'Allemagne et d'accord avec cette puissance. De ces amitiés particulières à cultiver, de ces positions à garder, de cet équilibre à maintenir, les discours de M. Vandervelde ne parlent guère. L'habitude de voir des classes là où il y a une nation

ne lui permet pas d'oublier que le Foreign Office est entre les mains d'un conservateur et le palais Chigi entre les mains d'un fasciste. M. Vandervelde voudrait faire de la politique étrangère socialiste, alors que sa fonction lui demande de faire, tout simplement, de la politique, et de la bonne.

Il y a quinze jours, nous louions nos hommes d'Etat de s'être tenus à l'écart de la discussion franco-allemande sur les responsabilités de la guerre. Le discours de M. Vandervelde nous oblige à retirer nos compliments. Le ministre des Affaires étrangères s'est élevé contre le fait « que des milliers de Français ou de Belges tiennent la responsabilité exclusive — je souligne exclusive — de l'Allemagne, de toute l'Allemagne, comme un dogme intangible qui ne souffre pas de discussion ». Voilà, pris sur le vif, un exemple des inconvénients qu'il y a d'avoir fait de cette question historique un problème de politique pratique. A supposer que la responsabilité des Empires centraux ne soit pas exclusive, le chef de notre diplomatie peut-il se laisser entraîner à désigner ceux qui, dans sa pensée, portent une part du crime? Les Allemands vont dire aussitôt : est-ce la France, est-ce l'Angleterre, est-ce la Russie? Qui fera le partage des fautes commises? Déjà, en invoquant, parmi d'autres, l'autorité de M. Fabre Luce que M. Poincaré prend particulièrement à partie dans ses mémoires, M. Vandervelde a manqué à la réserve qu'exige le souci de nos intérêts.

Le ministre des Affaires étrangères, après avoir passé en revue les grands problèmes du moment, a terminé en protestant de « son effort persévérant pour donner aux futurs Etats-Unis d'Europe la base économique sur laquelle s'édifiera la paix ». Ici, nous sommes dans le domaine de la phraséologie. Le mot sonore n'intervient qu'à titre d'amorce aux partis avancés, l'évocation d'un avenir indéterminé soumis au matérialisme remplace dans la péroraison du discours l'exposé d'un plan de politique spécifiquement belge. Un esprit imprégné du socialisme marxiste marquera toujours une incapacité complète à déterminer les éléments de celle-ci et à la faire prévaloir au dehors. Les yeux fixés sur l'utopie, le cerveau encombré de préjugés à base scientifique, le disciple de Marx n'est pas libre de considérer le fait national dans toute son ampleur et toute sa complexité; le principal facteur d'une action constructive lui échappe. Il prétend faire le bonheur du genre humain au lieu de se vouer, en réaliste, à la tâche plus modeste de servir son pays dont la situation précise dans le temps et dans l'espace réclame des alliances, des ententes douanières, des accords commerciaux. Pour de longues années encore, jusqu'à ce que le traité de Locarno ait donné tous ses fruits, la politique étrangère de la Belgique devra s'interdire toute fantaisie; elle devra, en quelque sorte, être rivée au sol : renforcer, par des garanties nouvelles, la neutralité rhénane, régler la coopération éventuelle de la France et de l'Angleterre en cas d'agression allemande, rétablir d'autre part les relations de bon voisinage avec notre voisin de l'Est, intéresser l'Italie, puissance d'avenir, à l'équilibre occidental, voilà, dans ses grandes lignes, la tâche qui incombe à notre diplomatie. Nous craignons que les vues beaucoup plus vastes et plus ambitieuses de M. Vandervelde ne nous valent de cruels mécomptes.

Comte Louis DE LICHTERVELDE.

---

Nos abonnés apprendront avec plaisir que M. le chanoine J. Tilleux a bien voulu nous promettre une chronique scientifique mensuelle. La première paraîtra dans le prochain numéro.

---

# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### Un chapitre des Mémoires du C<sup>te</sup> Woeste

La *Revue générale* vient de publier, à l'occasion de l'érection du monument de Charles Woeste, un chapitre extrait de ses *Mémoires* dont le premier volume paraîtra au cours de l'année prochaine, par les soins du baron de Trannoy. Consacrées au récit de ses débuts dans la vie politique par celui qui fut l'illustre leader du parti catholique, ces pages le montrent, à l'âge de vingt-cinq à trente ans, dans sa première floraison, tel qu'il fut dans sa maturité et jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. *Qualis ab incipio*. Jusqu'au bout, à travers toutes les vicissitudes de l'existence, tous les orages de la politique, il gardera la même lucidité intellectuelle, la même jeunesse d'âme, le même souffle frémissant, la même vibration, le même et indéfectible attachement à l'Eglise et à la liberté. Il s'est donné tôt à ces grandes causes, qu'il n'a jamais séparées dans son dévouement et son culte, il ne s'est jamais repris. Il restera fidèle à ses premières amours de catholiques militant, de catholique libéral, si l'on veut entendre par cette appellation un catholique de l'école de Montalembert et de Dupanloup, très épris des libertés modernes, mais les revendiquant fièrement sous l'égide du droit commun en faveur de l'Eglise, ardent champion de la liberté, qu'il considère comme l'unique armature de l'Eglise dans les temps modernes, au point de ne l'envisager, en théorie du moins, que sous un jour favorable, quitte à en déplorer et en combattre loyalement les excès et les ravages.

Charles Woeste apparaît sur la scène politique à une heure extrêmement intéressante. C'est l'avènement du libéralisme doctrinaire, rompant carrément avec la tradition unioniste, s'efforçant de séculariser la bienfaisance, les cimetières, le temporel des cultes, donnant les premiers coups de sape à l'édifice catholique; mais c'est aussi par la plus heureuse réaction, la renaissance politique du catholicisme, l'essor de ses œuvres et de sa propagande, le groupement de ses forces, jusque-là éparées et sans cohésion; bref, l'organisation du parti catholique. Il est sorti tout armé des célèbres congrès de Malines, où quelques ombres sans doute se mêlèrent à leur splendeur, mais qui furent incontestablement une belle aurore, qui furent la source jaillissante de notre vitalité publique.

De cette genèse ou, plus exactement, de cette palingénésie, Charles Woeste, demeuré longtemps le seul survivant du Comité du premier Congrès, fut le plus jeune témoin et le plus jeune artisan. Il s'y révéla d'emblée avec une telle précocité de clairvoyance et d'énergie que les anciens lui firent place dans leurs rangs et que tous augurèrent de son magnifique avenir. Le cardinal Sterckx, qui parlait le savoureux flamand de Malines, fut bon prophète, quand il dit un jour : *Loat die jongen gaan; hij zal verre gaan* : « Laissez aller ce jeune homme, il ira loin. »

\* \* \*

Sur l'histoire des Congrès, surtout du premier, les *Mémoires* fournissent d'intéressants détails. Le rôle de Ducpétiaux, qui en fut l'inspirateur et la cheville ouvrière, est bien tracé, et nous apprenons que l'idée lui en fut suggérée par les Assemblées générales des catholiques allemands. C'est à la *Société d'émulation* que Ducpétiaux confia son projet et c'est dans son sein qu'il recruta ses collaborateurs; c'est là qu'il rencontra le jeune avocat Woeste, familier de cette tribune qui fut une pépinière d'hommes de talent. Charles Woeste conte avec agrément la part qui lui fut dévolue dans cette mémorable assemblée où des milliers de catholiques naquirent à la vie publique, où lui, jeune avocat, reçut le baptême de feu ou l'adoubement du chevalier. Avec quelle pénétrante émotion il se reportait, à un âge déjà avancé,

je suppose, vers ce moment solennel et peut-être décisif de sa carrière où il gravit les marches de la tribune devant tant de célébrités « qui voulurent bien applaudir à mes premiers efforts ». Il ne se le dissimule pas « C'était oser beaucoup que de prendre la parole, à vingt-six ans, devant une assemblée de 4,000 personnes, venues assurément pour entendre d'autres orateurs qu'un débutant inconnu. Je n'eus, heureusement, pas à regretter ma témérité ». En effet, là où Schollaert (le père de notre ancien ministre) échoua — je le sais par ailleurs — où Adolphe Dechamps ne s'éleva pas à sa hauteur habituelle, le petit avocat, avec sa voix mordante d'acier, le feu de son regard, l'énergie du geste et je ne sais quel mystérieux impondérable qu'à défaut d'aure mot j'appellerai *l'autorité*, obtint un réel succès. Je viens de relire ce discours sur les *Luttes et les triomphes de l'Eglise* et il faut reconnaître que cette œuvre de sa jeunesse eût été digne de sa maturité. Ce n'est pas une amplification de rhéteur, c'est une forte synthèse construite avec logique, c'est une page d'ardente apologétique, où l'on sent frémir les ailes d'un esprit qui montera plus haut mais qui a déjà sa pleine vigueur. Le compte rendu note les applaudissements qui éclatèrent dès l'exorde, qui se répétèrent à maintes reprises, les « acclamations prolongées » qui marquèrent plusieurs passages et saluèrent la péroraison. Le débutant avait gagné cette périlleuse partie. Les catholiques virent se lever un astre nouveau et s'en réjouirent.

Je relève, dans ce discours, une amusante appréciation, l'indice curieux d'un engouement pour un philosophe bien démodé, le P. Gratry, que le temps a rapidement remis à sa place : « On a dit que la foi était l'antithèse de la philosophie, et elle a enfanté saint Augustin, saint Thomas, Bossuet et... le Père Gratry. »

J'y relève ce passage tout à fait caractéristique de la mentalité de l'époque et dans laquelle Woeste a persisté, en dépit de toutes les désillusions du libéralisme : « L'Eglise a cru que l'amour de la liberté était un acte de foi en la puissance de la vérité, et partout où la liberté a été proclamée, elle a été récompensée d'avoir espéré en elle. (*Très bien*). » C'est en trois mots toute l'illusion libérale, l'irrésistible attrait de la vérité, nécessairement victorieuse, si cruellement démenti par l'histoire, l'erreur issue du dogme rousseauiste sur la bonté native de l'homme. Je ne serais pas surpris qu'en dépit de l'encyclique *Quanta cura* et du Syllabus, avec une entière bonne foi d'ailleurs, Woeste ait toujours caressé cet optimisme théorique.

L'idéal qui avait séduit sa jeunesse et resta son étoile, c'était l'alliance de la religion et de la liberté moderne. On devine donc avec quel enthousiasme juvénile il admire les deux discours (un lapsus ne le fait se souvenir que d'un seul) prononcés au Congrès, par le grand Montalembert, et qui furent par lui réunis en brochure sous ce titre : *L'Eglise libre dans l'Etat libre*, titre qui rappelle trop la devise cavourienne.

A l'appui de son jugement totalement favorable, Woeste fait état de l'avis du R. P. Dechamps, futur archevêque de Malines : Il m'a toujours dit qu'à part une couple de phrases, le discours était irréprochable. » C'est bien sommaire et se contenter de peu.

Le duc de Broglie lui-même, ardent libéral, ne s'en est pas caché dans ses *Mémoires*. Invité, par Montalembert, à prendre connaissance du second discours, la veille du jour où il fut prononcé, il s'exprime ainsi : « La lecture me laissa un grand sentiment d'inquiétude. C'était la thèse de la liberté absolue de tous les cultes par tout pays et en tout temps. Nul ménagement n'était pris pour ne pas offenser le passé de l'Eglise et éviter de combattre en face l'enseignement théologique... C'était l'affirmation, énoncée toujours avec le même caractère de vérité absolue que l'honneur des catholiques les obligeait à laisser entrer et même à introduire eux-mêmes la liberté des cultes là où elle n'avait jamais existé et où l'unité religieuse subsistait encore... Il citait notamment l'Espagne et le Portugal, où la religion d'Etat était maintenue, et les Etats italiens, comme le royaume de Naples, où la révolution avait inauguré le principe de la sécularisation. En un mot, il était impossible d'abandonner plus complètement

le terrain de l'hypothèse... pour se jeter à corps perdu sur celui de la thèse, où tant de controverses et des adversaires acharnés nous attendaient. »

Le Duc ne parvint pas à obtenir les retranchements qu'il souhaitait. Le second discours fut un triomphe, mais sans lendemain. A la séance déjà, le cardinal Wiseman avait francé les sourcils et Manning aussi — quoique Woeste insinue le contraire. Dénoncé officiellement à Rome, s'il échappa à l'index, par une intervention paternelle de Pie IX, en souvenir des éclatants services rendus par l'orateur à l'Eglise, il fut l'objet d'un blâme sévère, dans une lettre du cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat. « Toute la thèse qu'il (Montalembert) avait soutenue, observe de Broglie, y était condamnée sans ménagement, la thèse contraire, celle de l'intolérance civile, non seulement permise, mais obligatoire, expressément recommandée. ... Quelques lignes qui terminaient l'épître nous avertissaient que si la personne était sauve, la doctrine ne l'était pas, le Saint-Père se réservant de donner, lui-même, sur les points contestés, un enseignement adressé à la généralité des fidèles. »

\* \* \*

Cet enseignement, c'est l'Encyclique *Quanta cura*, du 8 décembre 1864, accompagnée du Syllabus. Elle éclata comme un coup de foudre dans le monde des catholiques libéraux. Les erreurs modernes y étaient vigoureusement prises à partie, le libéralisme y était proscrit, celui qui proclame que « tout citoyen a droit à la pleine liberté de manifester publiquement ses opinions quelles qu'elles soient, par la parole, par la presse ou autrement, sans que l'autorité ecclésiastique ou civile puisse la limiter. » Ceux qui avaient applaudi Montalembert furent consternés. Les *Mémoires* témoignent de cet émoi. Mais Woeste fut de ceux que la Lettre pontificale n'ébranla pas dans leur conviction libérale. Ducpétiaux l'eût vite rassuré : « Rien n'est changé. » Le R. P. Dechamps, que Woeste allait souvent visiter au couvent de Saint-Joseph, lui parut avoir tout éclairci et ramené l'enseignement de Pie IX à ses justes proportions par la distinction fameuse entre la théorie et le fait, entre la thèse et l'hypothèse, qui réléguait la vérité politique dans la catégorie de l'idéal et légitimait l'amour et la défense des libertés inscrites dans notre Charte constitutionnelle, sur le terrain du fait. Une célèbre brochure de Mgr Dupanloup, que ne mentionnent pas les *Mémoires*, commentait l'Encyclique dans ce sens et reçut même l'approbation de Pie IX, lequel, d'ailleurs se montra non moins satisfait de l'*Illusion libérale*, de Louis Veuillot, qui montrait dans l'Encyclique la double condamnation du rationalisme libre-penseur et du catholicisme libéral.

Il est bien intéressant de noter ici que l'Encyclique *Quanta cura*, à peu près escamotée par ce tains esprits, en a guéri d'autres du libéralisme, et, par exemple, l'une des plus hautes intelligences de notre temps, Mgr d'Hulst : « Jamais, écrivait-il, vingt-deux ans plus tard, je n'oublierai la surprise, l'émotion, l'inquiétude où me jeta la lecture de ce document doctrinal. Je vis clairement qu'il y avait quelque chose à changer dans ma conception de la société... Le souvenir de cette évolution intérieure sera ineffaçable dans mon âme. Commencée dans la tristesse et dans le trouble, elle s'acheva dans la joie et dans la paix. Mais depuis lors, il m'a été impossible d'admettre que l'erreur libérale n'eût jamais existé... car j'avais à la fois conscience et de l'avoir constatée en moi-même et de ne l'avoir pas inventée. »

On voit, une fois de plus, combien les esprits réagissent différemment à la vérité suivant la profondeur d'âme qui la reçoit.

Comme il fallait s'y attendre, le groupe ultramontain, que le cardinal Sterckx avait directement combattu par une brochure parue en mars 1864, mais auquel l'enseignement de Pie IX avait fourni des armes nouvelles, est sévèrement jugé par Woeste. Contre eux il affirme que la Constitution belge est en somme favorable aux catholiques et condamne leur opposition. Il ne cite qu'un nom, celui de Charles Périn qui, après avoir participé aux Congrès de 1863 et 1864, se retira de la Commission permanente, et l'exécute avec sa petite guillotine sèche habituelle « et, depuis lors, nous n'eûmes plus de rapports avec lui ».

Il y aura lieu de revenir un jour sur cette histoire, après la publication intégrale, et de confronter les souvenirs de Woeste avec d'autres souvenirs, notamment avec un dossier « Rome-Louvain », de Charles Périn, qui n'a pas vu le jour encore et qui fera la lumière notamment sur la haute et puissante approbation accordée par Rome à l'enseignement de l'éminent maître de Louvain, à l'auteur des

*Lois de la Société chrétienne*, au champion des doctrines romaines contre le libéralisme catholique.

Il y aura lieu de montrer que l'électorisme n'est pas la pierre de touche infaillible des systèmes politiques et qu'on n'a pas raison d'une doctrine parce qu'elle a pu contrarier un succès électoral. Il y aura lieu de faire voir que l'utilisation pour le bien des libertés modernes par les catholiques est assurément une belle chose, l'accomplissement d'un devoir, mais ne suffit pas à les amnistier des effroyables ravages qui en résultent dans l'ordre religieux politique et social.

Les vues de Woeste sont unilatérales, elles n'embrassent pas le vaste horizon des principes ni même celui des faits. Tombé sous le charme captivant de Montalembert, qui distingua le jeune avocat belge, voulut le revoir, l'invita à Rixensart, il ne vint jamais à la pensée de l'excellent chrétien que fut Woeste qu'il put y avoir une autre conception de la politique catholique. Mais il reprit sa revanche sur le terrain de l'action et on le verra toute sa vie appliqué à faire passer l'idée chrétienne dans les lois et dans les institutions. On a dit de Dante qu'il fut gibelin de tête, à cause de ses théories césariennes, et guelfe de cœur, à cause de sa passion pour l'indépendance. J'oserais dire que Woeste fut catholique-libéral de tête et ultramontain de cœur.

\* \* \*

Les *Mémoires* évoquent avec intérêt le second congrès, celui de 1864, où Mgr Dupanloup parut avec éclat, où mêlé à de nombreuses notabilités étrangères, Woeste prononça « un discours étendu sur les ordres religieux, » et celui de 1866 qui dut surtout son relief à l'évêque d'Orléans, à de Falloux — accueilli avec enthousiasme par le cardinal Sterckx — et à celui qu'on appelait alors le Père Hyacinthe ». La chute navrante de l'ex-carême qui suivit de près ces assemblées où « il fut, fort acclamé » est notée avec une tristesse poignante.

La page la plus instructive du chapitre des *Mémoires* que nous analysons est le merveilleux tableau de la fécondité des Congrès de Malines, la magnifique floraison d'œuvres qui allaient, pour la plupart, s'épanouir par la suite et porter des fruits de régénération.

Pétitionnement général en faveur de la liberté des cimetières, Denier de Saint-Pierre, Association des Anciens étudiants de l'Université de Louvain avec création de bourses, création de l'Ecole du génie civil, Association de Sainte-Barbe pour l'enterrement des pauvres, Association pour la publication des brochures, Revue générale, Cercles catholiques et Œuvre des Conférences, Œuvre des Eglises-Unies d'Orient, Union catholique avec la mission « de défendre les droits et les libertés des catholiques », Fédération des Cercles catholiques : ce fut un splendide renouveau et comme une explosion de vitalité religieuse, politique et sociale.

A plusieurs de ces œuvres, Charles Woeste prêta le concours de son talent, de son activité, de son admirable dévouement. Je ne relèverai en terminant que la *Revue Générale*. L'idée en avait été suggérée par M. Ad. Dechamps et son illustre frère, le Père Dechamps, à M. Ducpétiaux, ce grand initiateur, ce puissant ouvrier de la restauration catholique, trop oublié, hélas, par la génération actuelle. Il adopta immédiatement le projet et le réalisa... constitua un comité de rédaction formé de MM. Adolphe Dechamps, le chanoine Laforêt, de Hauleville, Léon de Monge et Charles Woeste. M. Ducpétiaux se réserva la direction. Le premier numéro parut en fin 1864. La vénérable doyenne de nos revues compterait donc exactement soixante-deux ans, si sa suppression pendant la guerre, ne l'autorisait à n'en avouer que cinquante-neuf, âge encore respectable.

La première livraison comprenait un article de M. Dechamps sur la situation politique de la Belgique, une étude de M. Ducpétiaux sur la charité et les œuvres ouvrières; un travail de M. Thonnisse sur la peine de mort, une revue des événements de l'année par Charles Woeste.

A partir de cette date, Woeste en fut le collaborateur le plus assidu. Lorsqu'il sera le leader du parti catholique, la *Revue Générale* deviendra sa tribune favorite d'où il fera entendre dans ses chroniques périodiques ses messages politiques, ses avertissements et ses exhortations.

Jusqu'en juin 1868, M. Ducpétiaux garda la direction de la *Revue* qu'il avait fusionnée avec le *Journal historique et littéraire*, de Pierre Kersten. A la mi-juin, vaincu par la maladie, à la veille de succomber, le vaillant directeur appela à son chevet M. Domis de Semerpont, entré depuis peu dans le Comité de rédaction, et

Charles Woeste, pour leur remettre le portefeuille de la *Revue*. Le duumvirat ne dura pas longtemps. M. Domis s'étant retiré, le comité plaça à sa tête Charles Woeste qui, pendant six années, assura toute la direction pour la passer ensuite à M. de Hauleville. Mais jusqu'à la guerre, il en restera le plus actif collaborateur et le président du Comité de rédaction. Il en fut l'âme pendant un demi-siècle.

Il narre dans ses *Mémoires* un incident trop suggestif pour qu'il ne soit pas rappelé ici. En 1868, Mgr Laforêt qui faisait partie du Comité s'avisa, une fois nommé recteur, d'agrandir le modeste recueil « *Revue catholique de Louvain* » et de le lancer en concurrence avec la *Revue Générale*. On sait que le besoin de diviser ses forces au lieu de les réunir en faisceau est une vieille tentation. Charles Woeste triompha de la difficulté avec art, il amena Mgr Laforêt à enfermer sa publication dans le domaine philosophique, scientifique et religieux, sans empiéter sur le terrain de la revue d'intérêt général. L'accord fut fait, la *Revue Générale* prit un bel essor et l'autre, qui voulait manger la première, finit par succomber sous le poids de ses savants travaux.

Je suis loin d'avoir épuisé dans cette chronique la riche matière du premier chapitre des *Mémoires*. Je pense en avoir dit assez pour justifier l'impatience avec laquelle nous attendons l'apparition du premier volume.

J. SCHYRGENS.

## FRANCE

### Le centenaire de Laënnec

*D'un bel article du Dr Pierre Mauriac, professeur à l'Université de Bordeaux, dans la Revue hebdomadaire, ces intéressants passages.*

Génie de pure observation, de ceux dont on a dit qu'ils avaient des yeux autour de la tête, Laënnec, au lit du malade, fit autant pour la médecine que tous les autres savants dans leur laboratoire; de l'hôpital et de la salle d'autopsie naquit cette révolution médicale qui devait nous livrer les secrets du cœur et des poumons. Et sans attendre Claude Bernard et que lui fût offerte l'*Introduction à la Médecine expérimentale*, il découvrit l'auscultation par la plus merveilleuse alliance de l'observation et de l'expérience.

L'auscultation consiste à écouter (*auscultare*) les bruits qui se produisent dans le corps : le médecin approche son oreille et, dans le silence, analyse les bruits de la respiration, les bruits du cœur, etc.

C'est un sujet d'étonnement que la curiosité médicale ait été endormie à ce point qu'il ait fallu attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour user de cette méthode si simple. Car enfin, chacun a perçu les bruits de son cœur : la tête dans les oreillers, ou après une course, les battements ralentis ou tumultueux sont perceptibles; réfugiée contre la poitrine aimée, l'épouse est bercée par le rythme de l'horloge cardiaque et le murmure respiratoire. Seuls, les médecins ont ignoré cela, et pendant des siècles.

Sans doute, Hippocrate écoutait les bruits du cœur, et aussi Harvey qui les comparait au bruit de la déglutition d'un cheval, et aussi Quarin; et si Bayle, contemporain de Laënnec, plaçait quelquefois son oreille sur la poitrine des malades, jamais « il ne sut en tirer parti ». A Laënnec était réservée cette gloire.

L'auscultation peut être pratiquée avec l'oreille nue directement appliquée sur le corps, c'est l'*auscultation immédiate*; ou avec le stéthoscope, instrument interposé entre la poitrine du malade et la tête du médecin, c'est l'*auscultation médiate*.

Celle-ci, nul ne la connaissait avant Laënnec qui inventa le stéthoscope. Et dans l'enthousiasme de sa découverte, il ne voulut admettre aucun autre mode d'exploration, et condamna, avec un exclusivisme fâcheux, l'auscultation immédiate. Il avait pourtant dénoncé « ces esprits qui semblent destinés en quelque sorte à se mouvoir dans une seule ligne, et à qui il est impossible

de voir le même objet de plus d'un point de vue ». Mais sans se l'avouer, il supportait mal qu'une technique connue avant lui pût rivaliser avec l'usage d'un instrument dont il était le père. Et il alléguait toutes sortes de raisons pour condamner la pratique de l'auscultation immédiate.

Certes, Laënnec disait vrai : l'auscultation immédiate est bien souvent répugnante; mais le dégoût est interdit à qui lie commerce avec la maladie et la mort.

Et puis, trop souvent, le drame que perçoit l'oreille est d'une telle atrocité que toutes autres sensations s'effacent : un craquement sec au sommet d'un poumon, et cet homme aux proportions d'athlète est voué au repos et aux soins pour de longues années, à la poursuite d'une guérison problématique. Ou c'est, encore la fonte de tout un poumon avec le soufflé cavernueux, les râles bulleux et mouillés, tout ce hideux gargouillement qui atterre les plus endurcis, et leur fait comprendre leur impuissance. Cependant que dans la tempête qui l'assourdit, le médecin prolonge son examen, cherchant les mots qu'il va dire pour rassurer un regard angoissé, et se composant d'avance un visage serein.

Flots de liquide dans la plèvre, poumons rongés, cœurs soufflants aux orifices mal étanches, anévrismes sournois qui tuent sur le coup; l'auscultation découvre tout. Et sa puissance et les surprises affreuses qu'elle ménage exige de celui qui écoute un singulier détachement. Il est des pères qui peuvent ausculter leurs enfants, et en toute maîtrise décider si la tuberculose n'en a déjà pas fait ses victimes. Mais plus souvent, le jugement est impossible : angoisse de saisir le signe fatal, battements de son propre cœur qui étouffe tous les bruits; craquements imaginaires; râles impitoyablement qui s'imposent, et avec eux l'arrêt fatal!

Auscultation, geste superbement symbolique de curiosité inquiète, de charité, de confiance. Il est bien et naturel que ce soit Laënnec, esprit religieux, qui nous l'ait appris. Sans attendre l'*Introduction à la Médecine expérimentale* et tout en priant, il expérimenta et, d'emblée, s'éleva aux sommets. Mais, si au lit du malade, il trouvait la joie pure de la découverte, la certitude, c'est dans l'église de Plouharc qu'il la cherchait. Toute son œuvre gagne cette liberté que l'on retrouve dans celle de Pasteur, et aussi cette « humanité » qui s'exprime dans l'amour qu'il avait Laënnec pour les langues mortes. Helléniste averti, il voyait dans le latin la langue universelle qui eût permis aux savants du monde entier de s'entendre. Et pour être compris des médecins étrangers qui se pressaient dans son service, il avait pris l'habitude de parler latin au lit des malades. « Je regrette, écrivait-il, que l'usage d'écrire en langue latine les ouvrages relatifs aux sciences, soit aussi complètement perdu en Europe. »

Laënnec invoque l'autorité de Pascal, mais jamais il ne se réclame de Descartes. Il ne renverse pas l'ordre des connaissances, et ne regarda pas la métaphysique comme la simple introduction à la mécanique, à la médecine, à la morale.

Il est peut-être très loin de Claude Bernard, mais il est très proche de Pasteur.

## GÉORGIE

### Les beautés d'un régime.

*D'après un article de M. Dudley Heathcote : Impressions de Géorgie dans The Contemporary Review d'octobre 1926.*

Après s'être entraînés quinze jours durant le long de la côte anatolienne avec arrêts à Meboli, Samsoun, Kerasound et Trébizonde, voilà ces voyageurs arrivés par mer à Batoum. Il est procédé à la visite sanitaire d'abord, puis on débarque. Là-dessus, examen des passeports et visite douanière. Les voyageurs sont fouillés à fond d'une façon à proprement parler révoltante et se rendent compte en fort peu de temps que le régime soi-disant prolétarien censé régenter la Géorgie est une tyrannie bien plus détestable que toutes celles qui l'ont jamais précédée.

Avant la révolution russe, la Géorgie avait fait partie de la



Transcaucasie qui, à la suite de cette révolution fut partagée en trois États : Arménie, Géorgie et Azerbaïdjan. Graduellement, ces États furent réoccupés par les bolchévicks et transformés en républiques soviétiques. Une insurrection qui éclata en Géorgie en 1924 fut réprimée avec une sauvagerie qu'aucun potentat oriental n'avait jamais surpassée.

Le régime qui domine aujourd'hui en Géorgie a surtout pour objet d'empêcher qu'aucune « contre-révolution » n'y éclate; les murs même y ont des oreilles, et tout chuchotement semble pouvoir éveiller des échos dans la Tchéka. Les individus les plus inoffensifs sont, impitoyablement arrêtés si le bolchévisme ne semble pas leur inspirer un enthousiasme suffisant. « Nos âmes sont enchaînées tout comme nos langues », dit un jeune étudiant, à M. Dudley Heathcote, « car dans cette atmosphère aucune aspiration libre ne se saurait subsister! »

Certes, quelques privilégiés, ceux qui ont par exemple des antécédents révolutionnaires notables, mènent une vie confortable et luxueuse. La plupart sont des Juifs ou des « prolétaires », certains appartiennent à la classe intellectuelle et ont embrassé le communisme dans l'espoir d'avantages matériels. Cette minorité infime occupe tous les postes importants et n'a aucune raison de se plaindre de l'existence. Il en est autrement de la grande majorité des Géorgiens qui sont de simples ouvriers, ou — s'ils appartiennent aux professions libérales ou à la classe commerçante — endurent toutes sortes de persécutions et de vexations.

La situation de l'ouvrier manuel est certainement notablement inférieure à ce qu'elle était sous le tsarisme. Son salaire est, vu l'augmentation du coût de la vie, misérable, et le nombre des heures de travail étant strictement limité, il ne lui est pas permis de le compléter en travaillant ailleurs. Aussi est-il contraint à violer la loi et se livre-t-il à la contrebande, tandis que le sexe faible — mais mieux vaut ne pas en parler. Les enfants sans abri, adonnés à tous les vices, sont très nombreux : ils errent à travers le pays proclamant la faillite du crédo communiste et

tous les efforts du gouvernement d'enrayer le mal ont été jusqu'ici absolument inefficaces.

Le sort de la classe commerciale de Géorgie et des représentants des professions libérales n'est pas enviable non plus. On les tolère parce que les autorités ont appris à leurs dépens que les spécialistes ne sauraient s'improviser à volonté. Leur chemin n'en est pas moins semé d'obstacles. A moins de faire partie du parti communiste, ces gens-là ne peuvent jamais espérer arriver aux premières places alors que la carrière de leurs fils est constamment contrariée dans les universités et les écoles supérieures par les antécédents des parents. Plusieurs étudiants se sont amèrement plaints en présence de M. Heathcote de cet état de choses.

Des concessions ont bien été accordées à certains petits consortiums privés, l'expérience ayant montré ce que valaient les tentatives coopératives; mais quelque commerçant s'enrichit-il, un prétexte est vite trouvé pour lui enlever une bonne partie de ses gains. C'est ainsi qu'il existe à Batoum un bon restaurant qui ne fait que passer de mains en mains : aussitôt que le propriétaire a commencé à réaliser des gains, la police tombe dessus et lui inflige des amendes telles que le pauvre homme vend tout et quitte la ville.

Voici les impressions générales de M. Dudley Heathcote fondées sur ce qu'il a vu en Géorgie :

1° De toutes les formes de la tyrannie, le régime communiste est ce qu'il y a de pire;

2° 98 % de la population abhorrent un régime contraire à tout ce qu'ils vénèrent, à toute morale, à toute religion et à toutes les traditions;

3° Les jours de ce régime sont comptés, puisque ses partisans les plus zélés reconnaissent qu'il doit modifier du tout au tout son attitude à l'égard du capitalisme.

Imp. A. LESIGNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

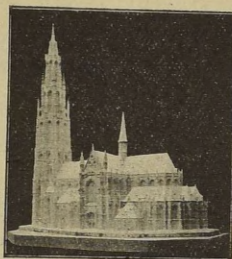
Fabrique de Couleurs et Vernis  
Produits Chimiques

**BLOOS FRÈRES**

Fondée en 1862

Tél. 246.50-276.25-435.32

67, rue de Cureghem  
BRUXELLES



Maquette - Achevement de la Collégiale St-Martin, Alost, d'après les plans de Jos. Devos. - Exécuté par L. et J. Devos.

**JOSEPH DEVOS**

Architecte, quai du Canal, 4, Alost

Toutes constructions religieuses,  
églises, couvents, hospices, etc.

Pierres blanches taille, ravalements et sculpture. — Tous travaux d'art, tels que jubés, cheminées, rampes d'escalier, monuments.

Firme Léon DEVOS et fils

Rue Thierry Martens, 40, ALOST

Série 4 photos 18x24 — contre envoi de 25 francs. 4 photos carte postale — contre envoi de 5 francs.

CHARBONS ET VOITURAGES

**Jos. MOSTINCK & FILS**

30 à 38, rue de la Gare, Etterbeek-Cinquantenaire

Soins - célérité - conscience sont apportés à tous les ordres

La maison s'occupe spécialement des travaux de déchargement, transport et mise en cave des charbons que sa clientèle reçoit directement des charbonnages.

Un pont bascule poinçonné par le gouvernement se trouve à la disposition des clients, dans nos magasins.

**CAFÉS  
"HOLLANDIA"**

MAISON FONDÉE A DELFT (HOLLANDE) EN 1829

Livraison Franco Province par minimum de 50 kilos

**114, rue de l'Intendant, Bruxelles**

Téléphone : 600.47

Téléphone : 600.47

**R. H. VAN SCHAIK & ZOON**

Fabrique de Tricots à la Machine  
**M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> GUÉRARD-ROUSSEAU**  
 1, rue Grétry, LIÉGE  
 Successeur : L. SIMONET-GUÉRARD

*Articles sur mesure*

Bas pour Trousseaux - Rempiétagé des Bas - Raccourcissements en tous genres  
*Vente de Machines à tricoter - Apprentissage gratuit*  
 Ouvrages de Dames — On échantillonne les ouvrages  
*Prix exceptionnels pour Sociétés, Couvents ou Vestiaires*  
 SPÉCIALITÉ DE FILETS-MAIN BLANCS ET COULEURS

**SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE**

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

**3, Montagne du Parc BRUXELLES**

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

**LÉON LENOIR**

AGENT DE CHANGE

*Agréé aux Bourses de Bruxelles et de Liège*

**76, Rue de la Cathédrale, 76 — LIÉGE**

Compte-Chèques 39528 Téléphone 889

Ordres de Bourse - Change

Paiement des Coupons belges et étrangers

Renseignements financiers

VÉRIFICATION GRATUITE DES TIRAGES

Souscription à toutes émissions



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

**DUPAIX**

CHAPEAUX

CRAVATES

CANNES

COLS

TÉLÉPHONE 23116

PARAPLUIES

*27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles*

**Une réalisation magnifique.**

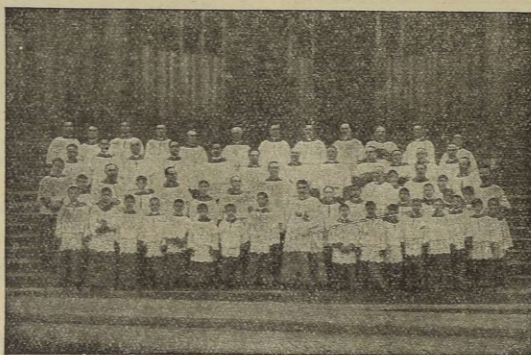
Les célèbres Chœurs de la Chapelle Sixtine à la portée de tous.

O  
D  
É  
O  
N

O  
D  
É  
O  
N

Demandez à  
votre fournisseur

les nouveaux  
Disques ODÉON



Demandez

76826

Exultate Deo, G. PIERLUIGI DA PALESTRINA (1524-1594).  
 Laudate Dominum, G. PIERLUIGI DA PALESTRINA (1524-1594).

76828

Ave Maria, T. LUDOVICO DA VITTORIA (1545-1611).  
 Innocentes, LUCA MARENCO (1550-1599).

PAR LES CHANTEURS DE LA BASILIQUE ROMAINE.